

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et Bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

ANNALES

DE LA

PROPAGATION DE LA FOI

POUR LES

PROVINCES DE QUEBEC ET DE MONTREAL

NOUVELLE SERIE

CINQUANTE-SEPTIÈME NUMÉRO

OCTOBRE 1895



MONTREAL

ARBOUR & LAPERLE, IMPRIMEURS-RELIEURS, 421 RUE ST-PAUL

1895

Permis d'imprimer :

EDOUARD CHS, Archevêque de Montréal.

L'ÂME D'UN MISSIONNAIRE ⁽¹⁾

VIE DU P. NEMPON

CHAPITRE XII

VOYAGE : DE CEYLAN A SAÏGON

L'île de Ceylan : débarquement à Colombo. — La végétation tropicale. — Première séparation. " C'est la vie du missionnaire. " Le souvenir d'une mère. — La voix de la terre et la voix du ciel. Assemblée dissoute. — Le détroit de Malacca. — Singapour : la mission, la nature et la ville. — Tour de Babel : Dispersion des passagers. — *La Marche des Volontaires*. Souvenir d'enfance.

« Aujourd'hui le voyage en Chine s'est changé en une promenade de quarante jours avec départ et arrivée à heure fixe, stations échelonnées sur une route tracée aussi régulièrement que la voie ferrée qui traverse nos départements, et sur laquelle il n'y a guère que les mêmes accidents : explosions de machines ou rencontre de deux courriers au point d'intersection des différentes voies. Là, comme ailleurs, le progrès a tué la poésie. Il est vrai qu'il a en même temps singulièrement diminué les chances de naufrage, ce qui est une compensation. »

Ces réflexions d'un écrivain moderne étaient celles du missionnaire voyageur. « Demain à quatre heures nous serons à Colombo dans l'île de Ceylan, écrit-il sur son *Journal*, à la date du 2 Mai. Nous savons tout cela d'avant-

(1) Voir *Annales de la Propagation de la Foi*, No 51, p. 550, octobre 1893 ; No 52, p. 587, février 1894 ; No 53, p. 707, juin 1894 ; No 54, p. 799, octobre 1894 ; No 55, p. 13, février 1895 ; No 56, p. 99, juin 1895.

« ce, absolument comme le Dunkerquois sait à quelle heure
« il arrivera à Paris en prenant le train de six heures du
« matin. Huit jours ! ce n'est rien pour le marin habitué à
« naviguer, mais pour nous, c'est long, c'est très long. »

Le dimanche 3 mai, les voyageurs étaient sur le pont, cherchant au plus profond de l'horizon quelque point noir qui rompît avec la monotonie des flots, lorsqu'apparut l'île cingalaise, semblable à une forêt suspendue. C'était la terre, c'était aussi la verdure, deux choses également douces à ceux qui depuis quinze jours n'avaient reposé les yeux que sur les eaux de la mer et les sables du désert.

Le *Djemnah* jeta l'ancre dans la grande et belle rade de Colombo. — « A peine débarqués, nous sommes assaillis par
« une foule d'individus à peau noire ou zébrée, couverts de
« haillons plus ou moins pittoresques, qui se précipitent sur
« notre petit groupe : l'un met la main sur un parapluie.
« l'autre sur une valise, un autre veut servir de guide, tout
« cela avec force gestes et cris. Nous ne savions que deve-
« nir. Heureusement Ceylan est une colonie anglaise, et,
« dans toute possession britannique, règne *dame Police*, la
« canne à la main. Un policeman survint, armé de sa cr-
« vache, dont la seule présence suffit à nous débarrasser de
« cette invasion de lazzaroni qui coururent chercher d'au-
« tres victimes. »

Le P. Nempon et ses confrères prirent place dans une voiture du pays. « Rien de plus original que ces voitures :
« sur la tête, une sorte de toit-parasol, par devant, un noir
« phaéton, derrière, un laquais du même noir d'ébène.
« Nous partons, au galop endiable d'un cheval pas plus haut
« qu'un âne et rapide comme un coursier d'Arabie : nous
« parcourons les rues ou plutôt les allées ombragées de la
« grande ville, et bientôt nous arrivons chez les Oblats de
« Marie. Deux missionnaires de Pondichéry nous y avaient
« devancés. Ils n'avaient pas craint d'affronter trois jours
« de traversée pour venir saluer les jeunes élus de la Chine
« et du Tonkin. Encore une fois qu'il est bon, qu'il est doux
« pour des frères de se trouver ensemble ! »

Le contraste de la vie de paquebot rendit plus délicieuses

au cœur du P. Nempon ces heures de repos et de confraternité. « C'est quelque chose de respirer un air pur, de le
« respirer à pleins poumons, quand on a vécu d'une atmos-
« phère plus ou moins viciée par les odeurs des cuisines et
« des machines ; c'est quelque chose de n'être plus secoué
« par le tangage et le roulis du navire ; c'est quelque chose
« de n'être plus perdu au milieu de passagers, plus étran-
« gers par les idées et les mœurs que par la langue et le
« costume. Il est dix heures du soir ; et pourtant, mère
« bien-aimée, je veux jouir du plaisir de vous écrire de
« terre. Je ne m'appuie plus sur le bastingage du *Djemnah*,
« mais sur une table bien affermie. J'irai ensuite réciter
« mes « *ave* » de chaque jour, au clair de la lune, sous les
« grands arbres du jardin. Puis, je m'étendrai sur ma natte,
« car il n'est plus question de lit. Puissé-je y rêver que je
« suis près de vous, bonne mère, et auprès de mon cher
« Emile... Bonsoir ! à demain !...

« Demain, c'est aujourd'hui, poursuit-il. Il est temps que
« je vous dise mon impression sur Colombo. Quel pays ma-
« gnifique ! J'étais enivré des parfums répandus dans l'at-
« mosphère, en même temps qu'ébloui par les richesses de
« cette végétation luxuriante. La ville de Colombo ressem-
« ble à un immense jardin : ses maisons sont cachées dans
« le feuillage comme autant de poétiques chalets, et, de tous
« côtés, l'œil se repose sur des pelouses diaprées de fleurs
« aussi brillantes que variées. Comment vous donner une
« idée de cette végétation tropicale, alors que moi-même, je
« ne puis exprimer ce que j'ai vu. Essayons pourtant. Vous
« avez visité déjà la serre des plantes exotiques du jardin
« d'acclimatation. Eh bien, à ces plantes déjà remarquables
« imaginez un feuillage mille fois plus beau, une verdure
« mille fois plus tendre et plus fraîche ; supposez-leur des
« proportions immenses ; prêtez-leur surtout le parfum le
« plus subtil et le plus suave ; et vous n'aurez encore qu'une
« faible idée de l'aspect enchanteur de Colombo ! La « faune »
« ne le cède pas à la « flore » dirait un naturaliste. Quelle
« vie sous ces dômes de feuillage ! D'innombrables oiseaux
« sautent de branche en branche, qui charment autant la

« vue par l'éclat de leur plumage que l'ouïe par la douceur
« de leurs chants ; des papillons aux mille couleurs volent
« de fleur en fleur, déployant coquettement les beautés de
« leur parure ; des insectes de toutes formes et de toutes
« variétés voltigent autour de nous, tandis qu'à nos pieds se
« promènent des vers brillants qui reflètent la lumière
« d'un soleil qu'ils voudraient fuir. On sent la vie déborder
« de toutes parts, et je ne m'étonne pas qu'on ait prétendu
« que le paradis terrestre se trouvait en ces contrées. Si
« chaque coup d'hélice ne me rapprochait de ma nouvelle
« patrie, je serais tenté de regretter la verdure de Colombo.
« comme les Israélites regrettaient les oignons de l'Égypte. »
— « N'allez pas croire toutefois, reprend-il aussitôt, que les
« Indes en général, et l'île de Ceylan en particulier, soient
« un pays de cocagne où coulent des ruisseaux de lait et où
« les arbres distillent le miel. Je n'y ai rien vu de semblable.
« Ici, comme partout, la misère et l'épreuve sont le lot des
« humains. »

Cette réflexion vient d'autant plus naturellement sous la plume du P. Nempon qu'il perdait en ce jour un de ses plus aimables confrères. M. Journoux remontait à Pondichéry avec les deux missionnaires venus à sa rencontre. — « La
« séparation est toujours une chose bien triste, et pourtant
« il faut que je m'y fasse, car, à chaque escale, ce seront de
« nouveaux adieux. — A Singapour, ce sera M. Guillon ; à
« Saïgon, M. Migeon ; à Tourane, M. Chaiget, et à Hai-
« phong les quatre survivants se sépareront encore. Que
« voulez-vous ? se séparer, c'est la vie du missionnaire. Un
« jour, à l'appel de Jésus, son Maître, il quitta le toit pater-
« nel où il était heureux, où il aimait comme on aime à
« vingt ans. Il frappa au séminaire des Missions étrangères.
« y trouva une nouvelle famille ; et cette famille il lui
« fallut l'abandonner encore pour aller bien loin, bien
« loin !... Enfin nous nous étions rencontrés huit sur notre
« maison flottante du *Djemnah*, nous vivions de la vie com-
« mune, et voici la dispersion qui recommence. Au Tonkia,
« il faudra se séparer encore et se séparer toujours... Ne
« croyez pas que je me plaigne. Sans doute,

Partir, c'est mourir un peu,
Et, jusqu'à l'adieu suprême,
C'est son âme que l'on sème,
Que l'on sème en chaque adieu.
Partir, c'est mourir un peu ;

« mais la séparation perd son amertume quand elle est
« acceptée « pour Dieu et pour les âmes. » « *Adieu* » ne
« s'écrie-t-il pas également « à Dieu ? », et ce seul mot ne suf-
« fit-il pas à consoler et à fortifier ? Aussi chantons-nous
« avec Théophane :

Nous sommes tous des oiseaux de passage
Pour divers cieux ;
De notre Dieu nous portons le message,
Courriers joyeux !... (1) ”

Quand le P. Nempon confiait à son *Journal* cette note à la fois mélancolique et gaie, le *Djemnah* avait déjà repris sa route vers l'Extrême-Orient. L'océan Indien avait reparu dans toute sa majesté, avec ses espaces sans limites et ses horizons à perte de vue. Au contact de l'infini, tout semble grandir, et les moindres incidents éveillent dans l'âme les idées les plus nobles et les sentiments les plus généreux. Le *Djemnah* vient de dépasser trois voiliers. Le passager du fier vapeur, prenant en pitié ces pauvres bateaux exposés à toutes les inconstances, à tous les caprices des vents : « Savez-vous que Papin fut un fameux homme, dit-il, car « ses découverte préparèrent l'invention de la machine qui « nous porte si lestement aux Missions. Il rendit service à « l'humanité, à la marine, à la France, et aussi à nous mis- « sionnaires qui, grâce à lui, pourrons, avant quelques jours, « rejoindre notre corps d'armée apostolique de la Chine et « du Tonkin. Nos aînés n'en étaient pas quittes avec six « semaines de navigation. Ils voguaient six mois entiers, « sur de vastes mers, en butte à toutes les privations d'un « voyage au long cours, exposés aux mille dangers des tem-

(1) *Poésie* de Théophane Vénard au P. Theurel partant pour le Tonkin. *Vie et correspondance* de Théophane Vénard, p. 176.

« pêtes, des corsaires et des pirates, voire même des ennemis
« de l'influence française (1). Devant la croix, Dieu a fait
« disparaître les distances, et les hommes, tout en poursui-
« vant leurs intérêts, ont procuré la gloire de son Christ et
« le salut des âmes.

« Grâce à cette invention, continue-t-il, j'aurai souvent
« des nouvelles de ma mère. Vos lettres qui, sans cela,
« eussent été bien rares et bien incertaines, m'arriveront
« régulièrement, et, tous les quinze jours, je pourrai baiser
« avec respect et amour des lignes tracées par votre main. »
Ce doux espoir l'attendrit. « Tout à l'heure je ne savais que
« dire, observe-t-il, et voici qu'un simple mot réveille en
« moi les plus charmants souvenirs et m'inspire mille et
« mille pensées. *Mère*, n'est-ce pas le premier cri de l'enfant
« au berceau ? *Mère* ! n'est-ce pas le nom le plus beau, après
« celui de la Vierge Immaculée ? N'est-ce pas le nom qui
« retentit le plus doucement à l'oreille de tous les âges ?
« N'est-ce pas le nom qui attendrit les plus féroces, et con-
« vertit les plus rebelles, au jour de la colère et du déses-
« poir ? Ah ! c'est que la mère, en retour de son dévoue-
« ment, s'est acquis des droits sacrés, imprescriptibles à l'a-
« mour de son enfant. Que n'a-t-elle pas fait ? Que n'a-t-elle
« pas souffert pour lui ?

« Et vous, bonne mère, ajoute-t-il avec émotion, que n'a-
« vez vous pas souffert pour moi ? On m'a dit vos maternelles
« angoisses, alors que ma vie n'était qu'un souffle ; et moi-
« même je ne saurais oublier les longues nuits passées au-
« près de la couche de votre petit Louis. Hier, l'Église célé-
« brait la fête du modèle des mères chrétiennes, sainte Mo-
« nique, dont le bréviaire résume l'éloge en ces simples

(1) *Le Bulletin de l'Œuvre des Partants* publie une série d'articles très intéressants sur ce sujet. « Les partants d'autrefois ou voyages des missionnaires pendant le dix-septième et le dix-huitième siècles. » (*Bulletin* de juillet 1891, octobre 1891, janvier 1892, avril 1892). On y constate que jamais les obstacles n'ont arrêté les missionnaires, quand il s'est agi de « Dieu et des âmes. » — « Quoi qu'il nous en coûte pour arriver à notre chère mission du Tonkin, écrivait l'un d'eux, M. Louis, en 1746, nous trouverons que c'est l'acheter, ou plutôt, la recevoir pour rien. » (*Bulletin* de juillet 1891, p. 378).

« mots : « Monique fut deux fois la mère d'Augustin, une
« première fois, en lui donnant la terre, une autre fois, en
« lui donnant le ciel. » Vous aussi, bonne mère, vous m'avez
« donné la terre, et votre plus grande ambition est de me
« donner le ciel. Vous y avez pourvu par un^e éducation
« chrétienne, et par les soins dont vous avez entouré ma
« vertu et ma vocation. Puissé-je n'être pas trop indigne et
« de vous et de Dieu !

« Pauvre mère ! Vous avez bien souffert de votre sacri-
« fice, je le devine et je le sais ; et, pourtant vous m'aimez
« encore ; je dirai même que vous m'aimez plus que jamais.
« Vous l'aimeriez moins, n'est-ce pas, votre Louis, si, pour
« autre chose que pour la gloire de son Dieu, il avait aban-
« donné sa mère. Autrefois j'aimais le galon qui brille ;
« tout ce qui dit honneur et gloire me faisait tressaillir. Eh
« bien ! bonne mère, je l'avoue en toute sincérité, alors
« déjà je me disais : Non, pour être soldat, il faut quitter
« sa mère, et la gloire de ce monde, l'épée d'officier ou la
« croix du brave, ne me dédommageraient pas du chagrin
« d'être loin de ma mère (1). Et dire qu'on répète encore
« que pour être missionnaire il faut n'avoir pas de cœur
« dans la poitrine, que le missionnaire est un sans-cœur, un
« ingrat, un mauvais fils !..... Je ne veux pas répondre à
« ces accusations monstrueuses ; depuis longtemps, n'est-
« ce pas, vous en avez fait justice. J'en remercie le bon
« Dieu. »

Le P. Nempon joint à sa lettre une « *poésie* » composée
par un de ses confrères des Indes, pour consoler une mère
qui pleurait son absence.

« J'étais heureuse d'être mère,
Car mon enfant, sous l'œil de Dieu,
Croissait à l'ombre du saint lieu.
Comme une fleur du sanctuaire.

(1) Cette réflexion rappelle un mot de Théophane Vénard. Voyant s'embarquer cent soixante passagers *chercheurs d'or* : « Pauvre but que le leur, remarque-t-il, oui pauvre but ! Croyez-le, je ne vous aurais jamais quitté pour tout l'or de l'Australie aussi bien que de la Californie. » (*Vie et correspondance*, p. 150).

Quand mon regard montait au ciel,
Un seul désir savait le suivre :
Celui de pouvoir encore vivre
Assez pour le voir à l'autel.

REFRAIN.

Mais à l'heure où je crois l'atteindre
Mon bonheur s'enfuit avec lui ;
Vous saurez si je suis à plaindre,
Mères, quand vos fils auront fui.

Je lui disais : " Quand Dieu lui-même
" Voudrait au loin guider tes pas,
" Reste, mon fils, entre mes bras,
" Sans craindre le courroux suprême.
" J'irai pour toi, j'en fait le vœu,
" Fléchir la divine colère :
" Un fils resté près de sa mère
" Est-il coupable devant Dieu ? "

Mais je l'ai trop aimé peut-être !
Et Dieu veut ainsi me punir.
Ne pouvait-il, sans le ravir,
Me montrer qu'il en est le Maître ?
Tu l'avais bien choisi pour toi
Et paré pour ton sanctuaire,
Faut-il s'étonner qu'une mère
Veuille le garder sous son toit ?

C'en est fait !..... et quand viendra l'heure....
Je mourrai seule et loin de lui !
Mais puisque ta main l'a conduit,
Dieu, j'y consens, quoique je pleure.
Ah ! du moins, pour prix de sa foi,
Qu'il puisse être heureux sans sa mère,
Puisqu'il la quitta pour te plaire ;
Il l'eût bien été près de moi.

Le jeune apôtre remplissait ainsi du souvenir de sa mère
et de la pensée du Tonkin les longues heures de la traversée.

sée. Les autres passagers trouvaient moins facilement à se distraire. Le jour, on suivait du regard les troupeaux de marsouins qui sautaient autour du *Djemnah*, ou l'on épiait l'apparition des poissons volants qui ricochaient à la surface des eaux, fuyant le monstre dont il se croyaient poursuivis ; la nuit, on admirait les constellations du ciel d'Orient, plus brillantes et plus variées que celles de la vieille Europe. Mais on ne peut à ce point se complaire dans l'éternel spectacle de la terre et du ciel, et personne n'est si passionné des astres qu'il ne se fatigue pas à compter les étoiles. Pour remédier à l'ennui de cette navigation monotone, quelques jeunes gens s'ingénierent à trouver des distractions nouvelles.

« On dressa sur le pont du *Djemnah* une vaste tente, décorée de pavillons multicolores et d'ornements capables de faire envie à tous les saltimbanques du continent. Après une série d'exercices de gymnastique, où les habiles vinrent exhiber leur savoir faire aux anneaux, au trapèze et à la barre fixe, commença le grand concert dont deux artistes de la blonde Albion devaient faire tous les frais. C'était le clou de la fête, le « *great attraction* » comme disent les Anglais. Il avait été annoncé à grande pompe par une affiche collée au mât d'artimon : « Mesdames et Messieurs, avec l'autorisation de Monsieur le Commandant du *Djemnah*, nous avons l'honneur de vous offrir ce soir, 5 mai, une grande représentation lyrique et théâtrale avec le concours de Lady Murray et de Milord Toppy. » C'était assez prétentieux. Aussi les acteurs restèrent-ils au-dessous de leurs promesses. Heureusement nos soldats et nos marins s'en mêlèrent, et leurs chants et leurs gambades chassèrent la noire mélancolie que les artistes d'Albion avaient versée dans notre âme.

« Pour moi, conclut le P. Nempon, j'ai surtout joui du tableau pittoresque que présenta la fin de la séance. Une voix, douce comme une harpe éolienne, chantait. On retenait son haleine pour mieux l'entendre, lorsque tout à coup, l'air, moins discret, s'agite, et bientôt gronde l'orage. Les coups de tonnerre retentissent bruyants et serrés. Dé-

« cidément l'accompagnement est trop fort. La voix doit se
« taire... Une pluie torrentielle dissout l'assemblée. Malgré
« la double toile qui faisait tente, le *Djemnah* ruisselle de
« toutes parts. Vous ne sauriez imaginer un contraste mieux
« réussi. On aurait cru qu'une fée avait tout transformé
« d'un coup de sa baguette magique ! C'était vraiment beau ! »

Le Jeudi, 7 mai, le *Djemnah* pénètre dans le détroit de Malacca, entre la presqu'île de ce nom et la grande île de Sumatra. A l'extrême horizon, apparaissent les hautes montagnes de ces deux terres, teintées en violet rose par les derniers feux du soleil couchant. Plus près, au milieu du détroit se dressent de nombreuses îles, semblables à d'énormes bouquets de verdure qui font bien augurer du pays d'où elles semblent s'être détachées. En effet, en approchant de la presqu'île Malaise, on découvre des arbres de toutes variétés, de toutes nuances ; et, plus loin, sur les collines, des forêts vierges d'un vert profond, tachetées çà et là par le vert plus tendre des bananiers. Cette végétation luxuriante semble ne pas avoir assez de l'espace abandonné par la mer, car elle envahit l'océan. « On sent, selon la remarque d'un voyageur, que, sous ce soleil de feu, dans une atmosphère constamment humide, la terre, féconde, pleine d'une vie exubérante, ne laisse perdre aucun des germes qui lui sont confiés. »

Le P. Nempon admira cette splendide nature. « Je ne crois pas qu'on puisse rêver plus beau. Je ne suis pas poète par nature, mais ici, je me sens presque saisi par l'enthousiasme. Figurez-vous une multitude d'îlots couronnés d'une verdure toujours renaissante, et, au fond du tableau, les montagnes de Malacca et de Sumatra formant un horizon à souhait pour le plaisir des yeux. A mes côtés, du sein de la verdure et au sommet de petits mamelons, émergent de gracieux châteaux devant lesquels Calypso elle-même se serait pâmée d'envie. Les Anglais, sans doute, n'ont pas négligé le point de vue militaire et commercial en se postant à Singapour, mais ils n'ont pas été moins habiles en choisissant l'emplacement de leurs maisons de

« plaisance. Une centaine de cabanes indiennes, bâties sur
« pilotis, forment dans le port même une véritable cité la-
« custré, ajoutant au charme ou plutôt au pittoresque. —
« Voir Naples et mourir » dit-on ; mais, avant de mourir,
« je voudrais qu'on vint à Singapour, pour n'avoir aucun
« regret et chanter un hymne de louange à l'Auteur de
« toutes ces merveilles. Quant à moi, si je n'ai pas vu Naples,
« au moins j'ai vu Singapour et bientôt je verrai le Tonkin. »

La pensée du Tonkin s'impose d'autant plus naturelle-
ment au jeune missionnaire que Singapour est pour lui la
vraie terre de l'apostolat : « C'est une de nos missions,
« s'écrie-t-il, la première que nous voyions.

C'est là que nos frères travaillent,
Courbés sous le poids de leurs maux,
Et, valeureux soldats, bataillent
Contre les démons infernaux.

« Oui ce sont nos frères, et, par la grâce de Dieu, ils sont
« nombreux. Quelle belle famille que celle des missionnai-
« res ! Dieu en est le père, la Vierge Marie en est la mère ;
« et moi j'en suis le Benjamin. Oui, ce sont nos frères ; nos
« frères, les missionnaires de la Mandchourie ; nos frères
« ceux du Japon et de la Corée : nos frères aussi, ceux du
« pays aux petits pieds et aux tours de porcelaine ; nos frè-
« res surtout, les missionnaires de cette presque île indo-chi-
« noise qui s'appelle Cochinchine et Tonkin. »

Le soir du 8 mai, le P. Nempon débarquait à Singapour.
Les confrères qu'il avait salués de loin l'attendaient sur le
quai. Ils se rendirent ensemble chez Mgr Gasnier, vicaire
apostolique de la Malaisie. « Nous étions enfin chez nous.
« Depuis un mois, nous n'avions vu d'autres confrères que
« les deux missionnaires de Pondichéry. » Les nouveaux ve-
nus ne se lassaient pas de questionner les anciens sur leur
mission, leurs travaux, leurs chrétiens, au point que ceux-ci
durent engager leurs confrères à mieux employer la nuit
qu'il leur était donné de passer sur la terre ferme.

Le lendemain le P. Nempon se leva de grand matin pour

assister au lever du soleil. « Je croyais être seul ; mais non. « La gent emplumée, très nombreuse à Singapour, célébrait « déjà, par mille chants variés, le retour de l'astre du jour. « J'avouerai même que je dois à ces petits oiseaux du bon « Dieu d'avoir été réveillé de bonne heure : car, sans eux, « je dormirais peut-être encore, tant j'étais fatigué. Enfin, « c'est fait. J'admire ce beau ciel empourpré de l'Orient. « Je n'avais pas cru à l'*Aurore aux doigts de rose* sur l'auto- « rité d'Homère et de Virgile, (vous n'y croyez peut-être pas « non plus ?) mais, aujourd'hui, je puis vous affirmer que « ce n'est pas une fiction de poètes. Je fis ma méditation « dans le jardin. Vous supposez peut-être que j'eus de « nombreuses distractions, occasionnées par l'aurore et les « oiseaux. Eh bien, non ; jamais je n'ai eu plus de facilité « pour élever mon cœur à Dieu : rien n'inspire comme la « belle nature. »

Dans la journée, le P. Nempon, s'armant d'un parasol et d'un casque insolaire, visita la cathédrale, les églises paroissiales desservies par ses confrères, le couvent des dames de Saint-Maur, et le bel établissement des frères des Écoles chrétiennes. Les 25,000 adorateurs du vrai Dieu le rendirent indulgent vis-à-vis de cette ville païenne : et, somme toute, son impression resta favorable à Singapour. « Vraiment « Singapour est la reine des ports de l'Orient : reine par sa « végétation, qui ne le cède en rien à celle de Colombo ; reine « par les nombreux navires qui viennent y débarquer leurs « voyageurs ou y faire leur charbon ; reine par la multitude « et la variété de ses habitants. Le mélange des races donne « à cette ville son caractère original. On y trouve des Chi- « nois, des Malais des Javanais, des Cochinchinois, des Ma- « labares, des Européens, en un mot, des peaux de toutes « couleurs, plus ou moins dissimulées sous des vêtements « encore plus variés que les peaux. Inutile d'ajouter qu'on « y entend parler toutes les langues. Singapour, vu comme « je l'ai vu la veille au soir, au clair de la lune, m'a fait « penser à la Tour de Babel. »

Le dimanche suivant, après avoir dit adieu à leurs hôtes et au P. Guillon que l'obéissance envoyait à Siam, les apô-

tres du Tonkin remontèrent à bord de l'éternel *Djemnah*.
« La place se fait sur le pont, remarque notre missionnaire.
« Nous y avons nos coudées franches, car la plupart des
« passagers ont débarquer à Singapour : les Espagnols pour
« Manille, les Hollandais pour Batavia, et les Allemands
« pour toutes les directions. Bientôt ce sera notre tour. En-
« core une étape, et, sur un autre bateau, nous pourrons
« chanter :

Portés par la brise légère,
Nous touchons au port désiré ;
Salut, salut, nouvelle terre,
Salut, salut, sol vénéré ! »

Lundi 11 mai, à trois heures de l'après-midi, le *Djemnah* doublait le cap Saint-Jacques, sentinelle avancée qui défend l'entrée du fleuve de Saïgon. Après avoir reçu à bord le pilote réglementaire, on remonta le cours de la rivière. « Il est curieux de voir avec quelle facilité ce grand navire s'avance à travers cet inextricable réseau de rivières, malgré les arbres qui forment au milieu du fleuve comme un océan de verdure. Le pilote doit connaître le lit du fleuve dans tous ses caprices et dans toutes ses profondeurs. C'est autre chose que les bancs de la rade de Dunkerque ! »

Dans la rivière de Saïgon, le *Djemnah* rencontra le « *Turenne*, » vaisseau amiral, qui descendait vers la mère-patrie. — « Nous nous arrêtons un instant pour saluer nos compatriotes et leur confier notre correspondance. Le commandant fit jouer quelques airs en notre honneur, et, entre autres, un de mes morceaux favoris, la « *Marche des Volontaires* » que la musique de l'Institution Notre-Dame des Dunes exécutait en ses jours de grande sortie. » Emu par ce souvenir, le P. Nempon rêve un instant à ce cher pays qu'il aime le premier, et qu'il aime encore presque à l'égal du Tonkin. « Dunkerque, Dunkerque, s'écrie-t-il ; mon cœur se porte vers toi, comme l'aiguille aimantée de la boussole du navire se dirigent vers le Nord. France, ô ma patrie ! Dunkerque, ô mon pays ! »

CHAPITRE XIII

LE VOYAGE : DE SAÏGON AU TONKIN

Le courrier de France. — Adieu au *Djemnah*. — Saïgon. — Le Palais du gouverneur. — Un avant-goût du Tonkin. — La fête de l'Ascension à la cathédrale. — *L'Aréthuse*. — Une expédition nocturne dans la terre d'Annam. — Le premier Annamite. — La mission de Mgr Van Camelbèke. — Haiphong. — Première impression. — Hanoi. — A Késo : accueil fraternel. — Le souvenir du fils, les aspirations du missionnaire.

En passant devant le fort du Sud, le *Djemnah* tira le coup de canon réglementaire. Les Saïgonnais, avertis par ce signal, accoururent nombreux à la rencontre du « *Courrier de France*. » « Il faut avoir vécu hors de l'Europe pour se faire une idée de l'émotion produite encore aujourd'hui dans une colonie lointaine par ce simple mot : « *La malle est venue*. » C'est à se croire au bon vieux temps où nos pères recevaient leurs messages. » Dans cette foule, le P. Nempon reconnut des confrères, et, parmi eux, le P. Bourgeois qui, depuis six mois seulement portait le poids du jour et de la chaleur sous le soleil de Saïgon. »

La présence des missionnaires de Cochinchine ne pouvait le rendre indifférent à ses amis du bord. Il fit ses adieux au *Djemnah*, à son équipage, aux matelots et aux soldats. « Nous avons vécu côte à côte pendant trente jours, partageant les mêmes épreuves et les mêmes joies, les mêmes craintes et les mêmes espérances ! Il est des cœurs qui s'attachent facilement, et j'en suis. Aussi ne fut-ce pas sans émotion que je serrai la main au commandant, aux officiers du détachement et à quelques autres personnes qui nous avaient témoigné une plus grande sympathie. »

Le P. Nempon se rendit au grand séminaire en compagnie de ses confrères : et, bientôt, sans perdre le temps de

faire plus ample connaissance, il se laissa entraîner par le P. Chaiget dans une chrétienté voisine dont il préféra la simplicité rustique aux constructions modernes de la ville française. « J'y ai pourtant rencontré, chez un certain Petrusky, un objet tout à fait européen, remarque-t-il, à savoir un piano. Je ne m'attendais guère à cette surprise. Aussi m'en suis-je donné à cœur joie, et nos braves chrétiens ont pu entendre nos grands airs de France, y compris *l'Hymne à Jean-Bart*. » Peut-être n'avait-on jamais célébré à Saïgon cette gloire de notre marine nationale. « Je vous assure que je lui ai rendu pleine justice. »

Le P. Nempon rentra à Saïgon. Mais ce ne fut que le troisième jour qu'il se décida à visiter la ville dans tous ses détails. « On croirait voir une ville de France transportée en Orient. J'y ai surtout remarqué le Palais du gouverneur, qui ressemble assez à ce que devait être le palais d'une fée des *Mille et une nuits*. » On admire beaucoup la salle des fêtes où M. et Mme Thomson reçoivent leurs invités. « Je ne vous en dirai pas plus long, car je me réserve pour le Tonkin. Là au moins je verrai du neuf. »

Autant la ville de Saïgon le laisse indifférent, autant la mission l'attire et le charme. « Je trouve à Saïgon comme un avant-goût du Tonkin, écrit-il. J'ai vu de près la vie des missionnaires en mission. Hier, j'ai célébré la sainte messe dans une pauvre chrétienté, voisine de la ville, sous un toit de chaume supporté par quatre poteaux. C'était pauvre, sans doute : mais n'en était-ce pas plus touchant ? Quelle bonté de la part du Dieu du ciel de descendre entre mes faibles mains, dans une mesure qui ne valait peut-être pas l'étable de Bethléem. Comme on prie bien en pareille circonstance ! Aussi j'ai prié, bien prié, pour mes Tonkinois, pour mon père qui, du haut du ciel, a souri en me voyant au milieu des pauvres chrétiens auxquels lui-même m'avait sacrifié, et surtout pour vous, ma mère, pour vous que j'aime chaque jour davantage en songeant aux douleurs de votre veuvage et à la générosité de votre sacrifice. »

La solennité du lendemain fit contraste avec le dénûment

de la veille. « Dès quatre heures et demie, je me réveillai
« en sursaut au bruit de toutes les grosses caisses, cymbales
« et tantams du séminaire. C'était grande fête à Saïgon,
« comme dans tout l'univers catholique : on célébrait l'en-
« trée triomphale de Jésus-Christ au ciel. La grand'messe
« était à six heures. On m'invita à tenir les orgues, ce dont
« je fus assez confus, car on ne joue pas devant Notre-Sei-
« gneur comme devant Petrus-Ky, et je craignais de ne pou-
« voir faire mieux. Néanmoins tout alla bien et je m'en
« tirai sans déshonneur.

Ce même jour, jeudi 14 mai, à onze heures, les mission-
naires prenaient place sur l' « *Aréthuse*. » « Pauvre coquille !
« s'écrie le P. Nempon, pauvre coquille si l'on te compare
« au fier *Djemnah* ! » Et bientôt se reprenant : « Non, *Aréthuse*.
« non, tu es plus grande, tu es plus noble que le *Djemnah*.
« puisque tu nous promets de nous débarquer avant cinq
« jours sur ces rives tonkinoises si chères à notre cœur.
« Vogue donc, belle coquille, vogue sur la surface des eaux.
« fends, de ta proue acérée, les flots écumeux ! Et toi, mer,
« sois-nous propice !

Garde-nous bien, sois pour nous sans écueil ;
Et, sous nos pieds qu'un si beau zèle anime,
De tes flots abaisse l'orgueil.

« L'orgueil ! Voilà bien le vice capital de la mer de Chine.
« Heureusement le temps est beau, et rien ne semble devoir
« contrarier notre marche. Vive Dieu ! Dans cinq jours,
« nous verrons les montagnes du Tonkin se dessiner à nos
« yeux. Oh ! que j'ai hâte d'y arriver ! Que voulez-vous.
« c'est ma mission : c'est le but de ma vie. Encore une fois :
« Vive Dieu ! »

Cette dernière étape n'aurait rien présenté de particulier,
sans l'aventure qui marqua le soir du premier jour. A neuf
heures, l'*Aréthuse* faisait escale dans la rade de Quinhon.
A deux heures de cette ville se trouvait la résidence du
vicaire apostolique de la Cochinchine orientale. Le désir
de voir des confrères plus tonkinois que les autres et l'es-

poir de célébrer la sainte messe exercèrent sur nos jeunes missionnaires un invincible attrait. « La tentation était trop forte, nous y succombâmes ; et, bien que nous dussions lever l'ancre le lendemain matin, nous jugeâmes avoir le temps nécessaire à l'expédition. Dieu pourvoit au reste. Nous prenons place sur la baleinière de l'*Aréthuse* qui nous débarque à la résidence française de Quinhon. Il était onze heures de la nuit ; et nous n'étions qu'à moitié route. Sans perdre courage, nous nous mettons en quête d'une barque qui nous conduise cette fois à la demeure du vicaire apostolique. Nos recherches restèrent quelque temps infructueuses ; la nuit était des plus sombres, et nous ignorions absolument la langue annamite. Enfin nous trouvons la barque désirée. Les nautonniers ne comprennent pas notre langage, mais nous nous reposons sur leur bonne foi, car ils sont chrétiens. Fidèles à nos exercices de chaque soir, nous chantons nos cantiques et nos invocations à la Reine des apôtres et des martyrs. Notre sécurité est telle que nous nous mettons à dormir. Je sommeillais déjà, lorsqu'un choc violent me fit craindre que nous n'eussions touché. Je me réveille en sursaut. Quoi donc ? nous irions sombré ici misérablement, dans l'obscurité des nuits, victimes de notre imprudence ? Non, non ; c'eût été trop triste. Les Annamites descendent dans l'eau, dégagent leur nacelle et la remettent à flot. Nous nous habituons si bien à ce manège que nous nous endormons malgré tout, au point qu'on dut nous réveiller pour nous dire de mettre pied à terre. Nous avions encore trois quarts d'heure de chemin à faire, et quel chemin ! Jamais vous ne pouvez vous en faire une idée. Figurez-vous un sentier large de deux pieds, vrai casse-cou, qui serpente entre une risière pleine d'eau, d'un côté, et une risière également pleine d'eau, de l'autre. Nous ne pouvons que marcher à la queue leu leu (1).

(1) En Annam, comme au Tonkin, les sentiers qui séparent les risières sont très étroits. Ils ont rarement 60 centimètres de largeur et parfois ne mesurent pas plus de 20 cent.

Quand les poules s'en vont aux champs,
La première marche en avant,
La seconde suit la première... etc., etc.

« Eh bien, nous avons fait comme les poules. Le P. Chai-
« get marchait le premier. En sa qualité de guide et de chef
« de file, il portait une lanterne sourde. Il prétendait éclai-
« rer le chemin, ce dont nous ne convenions pas avec lui.
« Toutefois nous le suivions tant bien que mal et en silence,
« occupés que nous étions à chercher un endroit propice
« pour poser un pied, puis l'autre.

« Nous avons marché ainsi une demi-heure quand retentit un cri formidable. Le P. Chaiget venait de mettre le
« pied sur une masse informe et se sentait la jambe prise
« comme dans un étau. » « Un serpent ! » avait pensé le
« père ; de là son effroi. Mais non ; c'était tout simplement
« un malheureux Anamite que nous avons foulé aux pieds,
« et qui de ses deux bras avait saisi la jambe du provoca-
« teur, se croyant lui-même assailli par un tigre. Voilà
« pourquoi un second cri avait fait écho à celui du P. Chai-
« get. Rassurés de ce côté, nous poursuivîmes notre marche
« laissant le pauvre Annamite achever son sommeil si bra-
« tement interrompu.

« A minuit sonnant, nous frappons à la résidence de Mgr
« Van Camelbèke. On ne s'attendait à rien moins qu'à nous
« voir. Les chiens veillaient, et je vous assure que les chiens
« annamites remplissent leur mission dénonciatrice aussi
« fidèlement que les oies du Capitole. Ils étaient là cinquante
« de tout poil, de toutes formes et de toutes races, aboyant
« à qui mieux mieux. Ils auraient même fait plus qu'aboyer.
« si nous n'avions été protégés par de solides retranche-
« ments de bambous contre ces ennemis du dedans. Le P.
« Grandjean, réveillé par ce vacarme et croyant à une atta-
« que nocturne, s'en vint jeter un coup d'œil discret à tra-
« vers les jointures de la porte. Quelle ne fut pas sa sur-
« prise, en reconnaissant, non pas des tigres ou des brigands
« mais cinq confrères qui arrivaient en droite ligne de la
« France et du séminaire de Paris. On s'entretint quelque

« temps de tous les sujets chers aux missionnaires, et chacun fut se coucher sur sa natte.

« A quatre heures, continue le P. Nempon, nous célébrâmes la sainte messe, puis nous rendîmes visite à Mgr Van Camelbèke, qui nous attendait à déjeuner. Quoique ce déjeuner fut foncièrement annamite, nous y fîmes grand honneur. On nous dispensa des bâtonnets, grâce qu'on ne me fera pas dans huit jours ! »

Les jeunes apôtres, toujours plus avides de détails à mesure qu'ils pénétraient plus avant dans le pays d'Annam, interrogèrent le vicaire apostolique qui leur raconta avec bonheur les progrès de sa chère mission. Les églises et les chapelles s'élevaient avec un entrain admirable, les œuvres se multipliaient. On obtenait, depuis quelques années, une moyenne de 2,000 conversions d'adultes et d'environ 10,000 baptêmes d'enfants. Le dernier recensement accusait un total de 41,828 chrétiens, et celui de l'année courante promettait d'être plus consolant encore : déjà l'on comptait 1,000 conversions et 9,000 baptêmes. Les 28 missionnaires de la Cochinchine orientale suffisaient à peine à cette riche moisson.

Le P. Nempon applaudissait à ces succès et partageait la joie de ses heureux confrères. Il se serait bien gardé pourtant d'échanger son Tonkin contre la Cochinchine. Peut-être eût-il été d'un autre sentiment, s'il lui avait été donné de prévoir qu'avant trois mois, cette florissante mission serait éprouvée, ruinée, par la plus cruelle des persécutions et que les missionnaires auxquels il rendait visite étaient de futurs martyrs !

L'heure fixée pour le retour étant venue, le P. Nempon regagna la rade de Quinhon et rejoignit l'*Aréthuse*. Il se félicita d'autant plus vivement de son exactitude qu'il apprit qu'aucun missionnaire n'avait osé tenter cette excursion depuis le 10 janvier 1881, époque à laquelle le P. Séguret manqua son bateau et se vit contraint d'attendre le courrier suivant. Le nom d'Auguste Séguret réveille en son âme les plus généreuses aspirations. « Il fut bien dédommagé de ce retard, observe-t-il avec une pieuse envie, car il partit des

« premiers pour le ciel. Il a trempé sa robe dans le sang de
« l'Agneau, et sa récompense est belle. Sera-ce jamais la
« mienne ? Il était digne du martyr et du ciel, mais moi?...

Son émotion devient plus vive au moment où se dessine
à ses regards ce Tonkin tant désiré. « Salut, noble Tonkin,
« s'écrie-t-il, salut, mission bénie, salut, terre fécondée par
« le sang des martyrs ! Tu es ma portion, tu es mon héri-
« tage ; et moi, je suis ton humble petit missionnaire :

Je viens aussi pour te servir,
Heureux pour toi de vivre et de mourir.”

L'*Aréthuse* stationna quelques heures dans la rade d'Haiphong. Le P. Nempon eut ainsi le loisir de contempler ces rivages qu'il avait si souvent chantés sur la foi de Théophane Vénard :

“ D'Annam ils sont beaux les rivages,
“ Comme un jardin délicieux ;
“ Grandioses ses paysages
“ De monts entassés jusqu'aux cieux ! ”

L'imagination de l'ardent missionnaire avait revêtu le Tonkin de si riantes couleurs qu'il s'attendait à un spectacle féerique qui charmerait également et ses yeux et son cœur. Aussi éprouva-t-il quelque déception en n'apercevant que les deux modestes mamelons qui gardent l'embouchure du fleuve sur lequel est situé Haïphong. Il n'en veut pour tant pas à son cher Tonkin de ne s'être pas mieux paré pour le recevoir, et s'en prenant à lui-même : « Que voulez-vous. « dit-il, je ne suis pas poète et je n'ai pas reconnu ces « *pay-
« sages grandioses de monts entassés jusqu'aux cieux,* » « ces
« *rivages beaux comme un jardin délicieux.* » L'ardeur de la
« charité du généreux Théophane lui faisait tout voir en
« beau. Que je voudrais l'avoir aussi ! Oui, il avait raison.
« reprend-il ; et, vraiment, ils sont beaux ces rivages anna-
« mites, depuis que des milliers d'apôtres y ont fait briller
« la vraie lumière, depuis que le grain de poussière que
« nous foulerons aux pieds fut arrosé de leurs sueurs, de

« leurs larmes, et peut-être de leur sang. Voilà quarante
« jours que nous les poursuivions ces rivages désirés. Enfin
« nous les avons rencontrés. Dieu soit béni ! »

Le 20 mai, le nouvel apôtre du Tonkin débarque sur la terre tonkinoise : « Que je suis heureux, s'écrie-t-il. J'éprouve une émotion semblable à celle que durent éprouver les Israélites en arrivant dans la Terre Promise, car c'est ma terre promise à moi ! »

Après être restés deux jours chez les dominicains espagnols chargés de cette portion du Tonkin, les nouveaux missionnaires prirent place sur le « *Jean Luro*, » chaloupe du gouvernement. Le P. le Gall et le P. Roux descendirent à Namdinh. Le P. Beaumont et le P. Nempon poursuivirent jusqu'à Hanoi, où ils arrivèrent le lundi de la Pentecôte. « N'est-ce pas un beau jour pour prendre possession de sa mission ? » remarque le P. Nempon. Il se rendit auprès de Mgr Puginier, le grand évêque, qu'il était impatient de voir et de connaître. Il ne nous a laissé que quelques lignes sur cette entrevue, mais elles sont aussi éloquantes que les épanchements auxquels son cœur nous a habitués : « J'ai vu Mgr Puginier, dit-il. Il nous a reçus, comme un père recevrait ses enfants : rien de plus cordial que son accueil. Je remercie Dieu de m'avoir donné un aussi bon pasteur : *Deo gratias !* »

Le samedi suivant, après avoir recueilli les dernières instructions de leur évêque et reçu ses précieux encouragements, le P. Nempon et le P. Beaumont s'embarquèrent pour Késo, centre apostolique de la mission du Tonkin occidental, où ils arrivèrent le soir de ce même jour, 30 mai 1885. L'Etoile des mers, invoquée au jour du départ et chaque soir du mois de Marie, avait guidé leur route et les avait conduits heureusement au but de leur voyage.

Les confrères du Tonkin s'étaient réunis pour recevoir les nouveaux missionnaires. La joie était si grande au cœur de tous et se trahissait si vive sur les physionomies, qu'on aurait pu se demander lesquels étaient les plus heureux, ou du P. Nempon et du P. Beaumont qui arrivaient dans leur mission, ou des anciens qui se félicitaient de recevoir des

compatriotes, des auxiliaires dont le concours leur serait si précieux. « Tous les confrères nous firent fête au point que nous étions honteux de tant d'honneur, nous qui n'avions pas encore travaillé. Que voulez-vous ? Nous étions les Benjamins. Qu'il est bon, qu'il est doux pour des frères d'habiter ensemble ! Je l'ai souvent dit, mais hier, à Késo, j'ai goûté une fois de plus combien c'est vrai. »

Avant de poser la plume et de fermer son *Journal*, le P. Nempon laisse un libre cours aux sentiments de tendresse et d'amour qui débordent de son cœur de fils et d'apôtre. « Oui, je veux vous dire, bonne mère, ce que jamais vous ne serez lassée d'entendre, ce que moi-même je ne craindrai jamais de trop répéter : Je vous aime, oui, je vous aime de tout mon cœur ; et, si un autre amour n'avait rempli mon âme, je ne serais pas réduit à cette heure à vous envoyer cet adieu et à souffrir de ne pouvoir vous serrer sur mon cœur. Et maintenant, je ne demande plus au bon Dieu qu'une seule chose : c'est de n'être pas tout à fait inutile à la belle mission qu'il m'a confiée, c'est de n'avoir pas fait souffrir ma mère, et de ne m'être pas imposé à moi-même un tel sacrifice, pour être un missionnaire tiède et sans zèle ; ce que je demande enfin, c'est de correspondre parfaitement et jusqu'au bout à ma sainte vocation, à la vie, à la mort. »

FLEURS DE CORÉE ⁽¹⁾

PAR UN MISSIONNAIRE

De la Congrégation des Missions Etrangères

(*Les Missions Catholiques*)

CHAPITRE II

PREMIERS MARTYRS

(*Suite*)

Tsieng-Tsong était alors sur le trône de Corée, depuis quinze ans. Il aimait beaucoup ses sujets et son caractère assez doux ne le portait pas à la sévérité. Aussi le rapport du gouverneur de Tsien-Tsiou le laissa-t-il assez indifférent. Mais ses ministres lui forcèrent la main, en lui présentant des pétitions et des adresses où l'on suppliait le roi de sévir contre ces dangereux novateurs. Bien que le ministre Tsoi eût des amis parmi les chrétiens et que par lui-même il ne leur fut point hostile, il craignit toutefois de perdre sa popularité en méprisant toutes ces manifestations répétées. Il poussa donc le roi à faire un exemple terrifiant en condamnant les deux cousins au dernier supplice. Le roi résista longtemps à ces conseils de la haine ; puis fatigué, il finit par signer la sentence de mort de Paul et de Jacques. A

(1) Voir *Annales de la Propagation de la Foi*, No 56, p. 166, juin 1895.

peine était-elle signée qu'un courrier se hâta de la porter à Tsien-Tsiou.

Les deux confesseurs furent aussitôt conduits au supplice pour ne point donner au prince le temps de revenir sur cette sentence qu'on avait extorquée à sa faiblesse. Une foule immense les accompagnait. Le cortège avançait lentement : Jacques Kouen, épuisé par les souffrances, avait peine à se traîner. De temps en temps il prononçait les saints noms de Jésus et de Marie, montrant ainsi la ferveur intérieure qui l'animait. Paul, plus robuste, s'avancait au contraire, plein d'allégresse, allant à la mort comme à un festin. Il ravissait par sa joie les chrétiens et les païens qui ne pouvaient contenir leur admiration devant un spectacle si singulier d'un homme souriant à la mort.

Quand ils furent arrivés au lieu de leur supplice, on leur demanda encore s'ils voulaient renoncer à leur religion. Sur leur réponse négative, un officier leur présenta leur sentence. Paul, suivant l'usage, la prit et la lut à haute voix. Il posa alors sa tête sur le billot et après qu'il eut redit encore les saints noms de Jésus et de Marie, il fit signe au bourreau qu'il était prêt. Sa tête tomba au premier coup. Son cousin Jacques lui succéda immédiatement et reçut aussi la mort avec le même courage. Il était trois heures de l'après-midi du 8 décembre 1891. Paul avait alors 33 ans et son cousin Jacques. 41.

Comme l'avaient prévu les ennemis des chrétiens, le roi s'était promptement repenti de sa faiblesse passagère et il avait fait partir à la hâte un nouveau courrier pour faire surseoir à l'exécution. Il était trop tard : quand ce courrier arriva, les deux martyrs venaient de consommer leur sacrifice. Le roi Tsieng-Tsong le regretta vivement, car il prévoyait le mal qui pouvait résulter d'un précédent si cruel. Il savait qu'à l'avenir, grâce aux abus de pouvoir, on invoquerait cette rigueur exceptionnelle pour en faire une loi de l'Etat et s'en servir contre les disciples de la nouvelle religion.

* * *

Tel fut donc le baptême de sang que reçut d'après une sentence officielle l'Eglise de Corée ! Ainsi moururent noblement les premières et glorieuses victimes de la rage satanique qui animait les ennemis du christianisme ! A la grande joie des méchants, le sabre du bourreau s'était enfin abattu sur la race maudite des chrétiens ! Hélas ! depuis ce jour, malgré les torrents de sang répandu n'a point encore terminé son œuvre homicide !

Les deux têtes furent exposées en public pendant cinq jours pour effrayer les chrétiens. Alors seulement on permit aux parents des martyrs de donner la sépulture à leurs restes. Ils trouvèrent leurs corps flexibles et sans aucune trace de corruption. Le sang qui avait arrosé le billot était frais et vermeil comme s'il venait d'être récemment répandu. Le froid était cependant si rigoureux à cette saison de l'année que tous les liquides gelaient même dans les vases mis à l'abri. Ce prodige étonna tout le monde : les païens se récrièrent eux-mêmes contre la barbarie des juges qui avaient condamné des hommes justes et plusieurs d'entre eux se convertirent sur-le-champ. On trempa avec respect des linges dans le sang des martyrs et des guérisons inattendues justifiaient la confiance des chrétiens dans leur intercession.

Quelques jours après, par ordre du gouvernement, on publiait partout la sentence de mort de Paul et de son cousin Jacques afin d'arrêter ainsi par la frayeur le progrès de la religion. Cette mesure inspirée par la malice des persécuteurs tourna à leur confusion : il n'y eut, en effet, bientôt plus un seul petit village dans tout le royaume, où, par ce moyen, on ne connût l'existence de la religion du Maître du ciel. Des conversions nombreuses suivirent de près la mort des glorieux martyrs confirmant ainsi une fois de plus la parole de Tertullien : « *Sanguis Martyrum, semen christianorum.* » Le sang des martyrs est une semence de chrétiens.

CHAPITRE III

LE PÈRE JACQUES TSIUO. 1794-1801.

Appellabo martyrem : predicavi satis.

S. AMBROISE. De Virg. L. I.

Je l'appellerai martyr : il est assez loué.

Le 25 décembre 1794, le P. Jacques Tsiou arrivait à la frontière septentrionale de la Corée, où il avait donné rendez-vous à quelques chrétiens chargés de l'introduire dans leur pays. C'était un jeune prêtre chinois, de la province du Kiang-Nan, remarquable par sa piété et sa science. L'évêque de Pékin, touché par les infortunes de la Corée et les sollicitations réitérées des chrétiens, avait jeté les yeux sur lui pour l'exécution de ce projet difficile.

La surveillance des douanes était faite très sévèrement. Cependant, grâce à un déguisement, à sa physionomie assez semblable à celle des Coréens, et à la faveur des ténèbres, le P. Jacques réussit à tromper la vigilance des gardes et franchit, sans aucune mésaventure, la terrible frontière. Il avait échangé ses habits chinois contre la redingote de toile et le large pantalon coréen ; sa longue tresse de cheveux avait été dénouée, puis relevée en touffe sur le sommet de la tête. Un large chapeau de bambou tressé dérobaient en partie les traits de son visage aux curieux, tandis que ses jambes couvertes de bas coréens, et ses pieds chaussés de sandales d'un bois assez dur mais léger, complétaient son nouveau costume.

Le fleuve Apno sert de limite naturelle aux deux pays.

Pien-men est bâti sur la rive chinoise et la ville d'Ei-tsiou s'élève en face, sur la rive opposée. C'était là que quelques vaillants chrétiens attendaient le P. Jacques pour le conduire à la capitale, où il devait se cacher plus aisément qu'ailleurs.

Séoul, en effet, est une ville immense, où les habitants sont inconnus les uns aux autres, et où personne, à moins de motifs particuliers, ne s'occupe de rechercher la condition et la qualité de ses voisins. Il était donc plus facile au prêtre d'aller s'y cacher, à quelques pas du palais royal et presque sous la griffe même des satellites, que de se retirer dans un petit village isolé, où sa sûreté personnelle aurait dépendu de la discrétion d'une foule de gens qui l'auraient eu bientôt connu. Son audace n'était donc que de la prudence.

Une maison avait été préparée à l'avance pour le bon prêtre, dont le courage et le zèle ravissaient d'admiration tous les chrétiens. Sa présence réconforta le petit troupeau à tel point, que, bravant tous les dangers, une multitude de néophytes s'approchèrent des sacrements. Heureux de posséder un prêtre au milieu d'eux, afin de jouir du bienfait de son ministère, ils oublièrent même les précautions que la prudence conseillait. Le P. Tsiou, afin d'être plus utile aux ignorants comme aux savants, se mit avec ardeur à l'étude du coréen, qui est la seule langue connue du peuple et, au bout de trois mois, il pouvait déjà confesser et prêcher suffisamment bien.

Le jour de Pâques 1795, fut un jour de joie bien vive pour les néophytes. Le P. Jacques avait revêtu son plus bel ornement, et, sur un bien modeste autel sans doute, il offrit le saint sacrifice en présence des principaux chrétiens. Pour la première fois, le sang très pur de Jésus-Christ était offert sur cette terre infidèle !

Comme à cette occasion, le prêtre avait préparé à faire leur première communion quelques fidèles, la nouvelle de cette touchante cérémonie excita dans le cœur des autres une pieuse jalousie. L'affluence augmenta de jour en jour dans la maison qui lui servait de retraite, et l'on s'empressa même de lui amener de nouveaux catéchumènes qui dési-

raient le baptême. Quant à lui, peu encore au courant des dangers de sa situation et entraîné par un zèle ardent qu'excitaient encore ses succès, il ne modérait que faiblement ces imprudentes et indiscrettes manifestations qui devaient lui coûter bientôt si cher.

On était arrivé au mois de juin, et jusque-là, endormis dans une fausse sécurité, les chrétiens de la capitale jouissaient sans trop d'appréhension du bonheur de posséder un prêtre auprès d'eux, lorsque subitement, le 27 de ce mois, des satellites, envoyés par la cour, firent irruption dans la maison du P. Jacques. Un traître l'avait dénoncé aux ennemis des chrétiens. Averti cependant assez tôt, le prêtre put s'esquiver et passer inaperçu dans une autre maison. Mathias T'soi, par sa présence d'esprit, fut le sauveur du prêtre en ce danger pressant. La maison lui appartenait. Quand il sut que les satellites arrivaient, tandis que le P. Jacques s'échappait, il se coupa vite les cheveux de façon à imiter l'étranger, et en sa qualité d'interprète, comme il parlait facilement le chinois, il s'en servit pour dépister les prétoriens et les empêcher d'atteindre leur proie.

« — Où est le Chinois ? s'écrient ceux-ci en se précipitant dans sa maison.

« — C'est moi, leur répondit-il avec beaucoup de calme.

Quelques instants après, il était entraîné devant le juge.

Le prêtre chinois avait la barbe assez fournie, le visage de Mathias, au contraire, en était dépourvu. La méprise des gardes ne pouvait durer longtemps : aussi la firent-ils expier cruellement au généreux chrétien en déchargeant sur lui leur colère.

Ce même jour, furent arrêtés Paul Jou et Sabas Tsi, dénoncés au gouvernement comme ayant introduit l'étranger en Corée. Les juges croyaient par leurs aveux pouvoir découvrir la retraite du P. Tsiou. Aussi, la nuit même de leur arrestation, les deux prisonniers eurent à subir les tortures les plus cruelles. Mais tout fut inutile ; ils ne firent aucune révélation touchant le prêtre. Tandis que les bourreaux s'acharnaient sur leurs victimes, qu'ils leur broyaient les genoux et les jambes à coup de bâton et de la planche

destinée aux voleurs insignes, une joie toute céleste inondait leur visage. Cette nuit-là même, ils consommèrent leur martyre dans la prison et leurs corps furent jetés dans le fleuve.

Le roi, il faut bien encore le remarquer, en cette occasion, manifesta plus que de la répugnance pour les mesures violentes auxquelles on l'excitait. Il ordonna de relâcher les chrétiens que l'on avait jetés en prison, et fit cesser même les poursuites contre le P. Tsiou qui n'aurait certainement pas pu échapper indéfiniment aux poursuites de ses ennemis. L'asile cependant où ils se tenaient caché, était sûr et de là il pouvait longtemps encore braver la police et ses recherches. Une généreuse chrétienne, nommée Colombe Kang, lui avait donné l'hospitalité à l'insu même des personnes de sa maison. Colombe était de famille noble et habitait une maison de la capitale avec sa belle-mère et son beau-fils. Son mari, homme débauché, l'avait abandonnée, en sorte qu'elle jouissait de toute sa liberté.

Grâce à la prudence de Colombe et avec quelques précautions le P. Tsiou pouvait se croire en sûreté dans cet abri, du reste, les usages du pays concouraient à rendre inviolable. La maison des nobles en Corée est, en effet, fermée aux agents de la police, et ceux-ci ne peuvent y pénétrer que dans des cas exceptionnels et munis d'ordres supérieurs. Bien que réduit à la pauvreté, ne possédant aucune charge et n'exerçant aucune influence, le plus petit noble sait toujours faire respecter sa qualité, et dans une circonstance de violation de sa maison, il trouverait dans ses esclaves ou ses voisins des auxiliaires toujours prêts à venger son insulte et faire payer cher aux satellites leur zèle imprudent. La loi même le soutiendrait s'il réclamait devant les tribunaux, car il y a sentence de mort pour quiconque oserait, sans permission, franchir le seuil d'une maison noble et violer ainsi les droits de ceux qui l'habitent.

Pour ce qui regardent les appartements des femmes, l'entrée est encore plus sévèrement interdite que celle de la maison. Les parents même les plus proches n'y sont point admis et les petits garçons de la famille, lorsqu'ils atteignent

l'âge de douze ans, en sont repoussés rigoureusement. L'appartement ou la maison d'une femme noble surtout est donc un asile doublement inviolable et quiconque s'y réfugierait, à part le cas de rébellion, ne saurait en être violemment arraché.

Telle était donc la retraite où la persécution avait contraint le P. Tsiou de fuir. Instruit par l'expérience, il tint ses démarches plus secrètes, au point qu'il n'y avait guère que la courageuse Colombe Kang qui connût où il se rendait. Peu à peu il fut oublié et un grand nombre de chrétiens éloignés de la capitale ignoraient sa présence en Corée. Dans ses visites à des familles dévouées, tous n'étaient même pas admis à le voir, et personne ne parlait jamais de ces visites. Bien qu'il fût obligé de fuir la lumière et de rester inconnu à ses ouailles, la présence du P. Jacques Tsiou avait des résultats extraordinaires. Les chefs de familles se sentaient soutenus et, à leur tour, encourageaient les autres chrétiens. Dans sa solitude il écrivait des instructions que les catéchistes lisaient avec beaucoup de fruit dans les réunions. Puis il composa ou traduisit du chinois en coréen des livres de prières et d'explications de la religion où sa foi et son zèle se peignaient vivement.

Quant il crut le montant favorable, il sortit de sa cachette et avec les plus grandes précautions passa dans des districts plus éloignés. En dépit de la persécution, un grand nombre d'infidèles reçurent le baptême et parmi eux quelques-uns de haute naissance.

Il y avait alors à l'île de Kang-Hoa, non loin de Séoul, un royal exilé, le frère même du roi régnant Tsieng-Tsiang. Son fils avait été mis à mort sous prétexte de rébellion. Toute la famille aurait dû, selon la loi coréenne, être anéantie. Mais suivant encore, en cette circonstance, la douceur naturelle de son caractère, le roi se contenta d'exiler son frère, sa femme et sa belle-fille dans un palais de cette île. Le malheur avait préparé les âmes des deux princesses, et fut avec joie qu'elles entendirent parler de cette religion qui promet à tous ses enfants des couronnes immortelles. Dans une de ses visites, le P. Tsiou les baptisa, ainsi que plusieurs

de leurs servantes. Il y prolongea son séjour d'autant plus volontiers que l'isolement de ce palais lui offrait une certaine sécurité. Par des conversations fréquentes, dans ces visites il sut animer ces pieuses princesses et leurs suivantes d'un tel zèle pour la religion qu'il en fit autant d'apôtres. Le prince exilé, bien qu'il ne voulût point recevoir le baptême, voyait cependant le prêtre volontiers et il paya plus tard de sa vie son indulgente complicité. Trois ans après, grâce aux intrigues de ses ennemis, il fut contraint de boire le poison ainsi que les princesses qui avaient reçu le prêtre chinois. Les servantes eurent même aussi la gloire de mourir sous le glaive.

Le zèle du P. Jacques Tsiou le porta à instituer la pieuse confrérie de l'instruction chrétienne pour suppléer à l'immobilité et au silence où il était souvent condamné. Ceux qui en faisaient partie répétaient partout les instructions du prêtre, faisaient des prosélytes chez leurs parents et amis, et par leur moyen tous les chrétiens pouvaient à peu près communiquer entre eux. Quant à voir le prêtre, malgré l'ardent désir de beaucoup de fervents fidèles qui auraient voulu recevoir les sacrements, cela n'était accordé qu'avec des précautions minutieuses et à un très petit nombre. Deux chrétiens qui furent martyrisés plus tard, éloignés de quatorze lieues de la capitale, y vinrent sept ou huit fois uniquement pour voir le prêtre ou du moins communiquer avec lui. Ceux qui veillaient sur le P. Tsiou ne les laissèrent point arriver jusqu'à lui ! Dans la suite la nouvelle de sa mort, en les rendant certains qu'ils avaient été si près de lui sans le voir, augmenta leurs regrets. Cette conduite et ces démarches ne seront-elles point un jour la condamnation de cette indolence et de cette indifférence de tant d'âmes pour leur salut, bien qu'elles soient entourées de tous les secours de la religion.

Tandis que le christianisme faisait des progrès très consolants en Corée, et que le P. Tsiou, grâce à des précautions inouïes, exerçait ainsi son zèle à l'égard de son petit troupeau, pour le malheur des chrétiens, le bon roi Tsieng-Tsong vint à mourir (1800). Son fils était encore trop jeune pour

régner, et la régence fut confiée à son aïeule, femme dont l'ambition ne recula devant aucun moyen pour affermir son autorité personnelle.

Voici, d'après le martyr Alexandre Hoang, quelle était la situation politique de la Corée à cette époque, situation qu'il faut bien se rappeler si l'on veut saisir la raison de tant de persécutions succédant, presque sans transitions, à des périodes de calme et de paix.

« Les nobles, depuis de longues années, étaient divisés en quatre partis. Les deux principaux étaient celui des No-ron, et celui des Nam-in, qui, à leur tour, s'étaient subdivisés en deux camps, celui des Si-pai et celui des Piek-pai. Les Si-pai, soit de la faction Nam-in, soit de celle de No-ron, étaient entièrement dévoués au roi, et le soutenaient contre les vues ambitieuses et personnelles des Piek-pai toujours disposés à faire de l'opposition à l'autorité de leur souverain. Les ennemis les plus acharnés des chrétiens étaient des Piek-pai. Les Nam-in Si-pai étaient moins nombreux. Ce fut parmi eux que la religion se développa d'abord, et, quoique plusieurs de leurs chefs eurent abandonné la foi afin de conserver leurs emplois, eux, du moins, n'étaient point hostiles aux chrétiens. »

Cette situation des partis politiques en Corée à la mort du roi Tsieng-tsong, jette du jour sur les causes des persécutions qui, bientôt après, firent tant de victimes. Le roi, en effet, redoutait l'esprit révolutionnaire des Piek-pai, dont le nombre et l'audace croissaient tous les jours. Il favorisait au contraire le parti des Nam-in Si-pai, parmi lesquels il trouvait des hommes intelligents et dévoués à sa personne.

A la mort du roi, la régente prit elle-même en main la direction des affaires, au nom de son fils encore enfant. Tandis que les ministres étaient réunis, elle abaissa la grille à bambous qui la séparait d'eux et leur signifia ses volontés. Pour fortifier son autorité, elle retira les charges à ceux qui tenaient contre elle, pour les confier à d'autres plus dociles et spécialement à leurs ennemis politiques, les No-ron Piek-pai. Comptant sur leurs rancunes politiques et religieuses et afin de se les lier davantage, à peine le délai

légal fixé pour le deuil du roi écoulé, elle lança un violent édit contre la religion chrétienne et ses disciples.

* * *

La haine de la régente fut bien secondée. La proclamation de cet édit fut comme une torche enflammée dans toute la Corée. Partout où il y avait des chrétiens, on fit des arrestations. Sous prétexte de rébellion, on alla même jusqu'à forcer les maisons des nobles et, contre tous les usages, on traîna même des femmes et des jeunes filles devant les tribunaux. Sous les efforts de cette tempête, l'Eglise de Corée planta plus vigoureusement encore ses racines dans cette terre qu'arrosait le plus pur sang de ses enfants : elle enrichit le ciel d'une foule de martyrs. Devant la mort au milieu des plus cruelles tortures, ils furent les dignes frères des héros de Rome, au temps des Néron et des Dioclétien.

Le fameux philosophe Ambroise Kouan, frère aîné de Xavier, au milieu des supplices, semblait assis à un festin et par son calme invincible étonnait ses ennemis. Thomas T'soi, frappé d'un premier coup de sabre par la main tremblante d'un bourreau maladroit, portant la main à la blessure de son cou, la retirait teinte de sang, et s'écriait : « O précieux sang ! » Au même instant, un second coup de sabre lui ouvrait le ciel. A son tour, l'apôtre zélé du Naï-po, Louis de Gonzague Ni, après cinq années de surveillance de la police, le corps broyé dans des supplices affreux, portait enfin sa tête sur le fatal billot : elle ne tomba qu'au sixième coup. Alexandre Hoang, de la caste méprisée des tueurs de bœufs, après une vie passée dans la pratique des plus rares vertus, comparaisait aussi devant les juges. Battu avec une telle violence qu'une de ses jambes en resta brisée, il s'écriait encore : « Non, non, dussé-je souffrir dix mille fois plus, je ne renierai jamais Jésus-Christ. » Porté sur une civière au lieu de son supplice, à cause de sa jambe brisée, il conserva une sainte gaieté jusqu'au dernier moment. Barbe Sim, jeune fille de 19 ans, avait consacré sa virginité à Dieu. Elle

se rendit au-devant des satellites qui venaient l'arrêter ; elle fit une courageuse confession de sa foi ; elle remporta la double palme du martyr et de la virginité. Ainsi Dieu, qui ne fait acception de personne, cueillait dans tous les rangs et tous les états, des fleurs suaves dont il voulait orner le ciel. De nouveau, il confondait la fausse sagesse des méchants par ce qui leur paraît le plus faible et le plus méprisable !

* * *

Toutes ces tristes nouvelles venaient coup sur coup accabler le cœur du P. Tsiou. Sa position lui parut bientôt perdue et il jugea impossible un plus long séjour en Corée. La police le recherchait avec activité et à son occasion elle opérât de nombreuses arrestations, suivies d'affreuses tortures pour les victimes. Il se décida à repasser pour un temps la frontière chinoise afin de laisser l'orage s'apaiser peu à peu. Il partit donc et arriva à Li-tsiou, en face de Pieumen, la ville chinoise. Puis, sur le point de franchir le fleuve, éclairé sans doute par une inspiration soudaine, il rebroussa chemin et rentra à Séoul, résigné à tout événement.

La courageuse chrétienne qui avait été jusque-là sa providence, venait d'être mise en prison avec tous ceux de sa maison. Une pauvre esclave, vaincue par les tortures, finit par déclarer tout ce qu'elle savait et donna sur le prêtre les indications les plus détaillées. Les recherches furent multipliées et le signalement du P. Tsiou envoyé jusque dans les provinces les plus éloignées, avec promesse de fortes récompenses à quiconque le livrerait. Dès lors, tout était perdu.

Un matin, à peine la cloche donnait-elle le signal qu'on pouvait circuler dans les rues, que le P. Tsiou quitta sa retraite sans dire où il allait. Il renvoya même, d'un geste de son évantail, un chrétien qui le suivait. Quelques moments après, il se présentait au Kuem-pou, la grande prison destinée aux criminels d'Etat.

« C'est moi, dit-il en s'adressant aux satellites qui étaient à la porte, qui suit cet étranger, ce chef de la religion, que vous recherchez vainement dans tout le royaume. Il paraît vraiment qu'il n'y a pas un seul homme habile parmi vous, puisque jusqu'à présent, on n'a pas encore pu me prendre ! »

Les soldats furent bien surpris d'une pareille audace. Tout joyeux d'une si facile capture, ils le chargèrent de chaînes et le conduisirent devant le mandarin.

« — Pourquoi, lui demanda celui-ci, êtes-vous venu en Corée ? »

« — Grand mandarin, je n'ai eu qu'une pensée, en y entrant : prêcher la vraie religion et sauver les âmes de ce pauvre peuple. »

Le juge le questionna ensuite sur les endroits où il avait séjourné et sur les personnes qu'il avait fréquentées. Mais ce fut en vain. Le P. Tsiou fut très prudent et ne compromit aucun chrétien. Il profita même de l'affluence des curieux aux débats du procès, afin de faire une éloquente apologie de la religion. Mais ceux-ci étaient trop irrités pour que la parole du généreux confesseur produisit une impression salutaire sur leur esprit prévenu.

Selon le traité conclu entre la Chine et la Corée, le P. Tsiou aurait dû être remis aux autorités de son propre pays. Elles seules devaient le punir du crime qu'il avait commis en franchissant la frontière coréenne. Les ministres tinrent plusieurs fois conseil à ce sujet et préférèrent ne point lâcher leur proie. Ils votèrent donc sa mort et la régente donna son approbation à cette audacieuse conduite. Un général fut désigné pour exécuter la sentence, mais la crainte de se trouver compromis dans une affaire qui pouvait avoir des suites désagréables, le fit tomber malade à propos et un autre fut nommé à sa place.

Jusqu'à ce moment on avait épargné au P. Tsiou les tortures accoutumées dans les interrogatoires. Mais on ne tint pas la même réserve, dès que la sentence de mort eût été portée. On lui applica, selon l'usage, au sortir de la prison, une cruelle bastonnade sur les jambes, puis on le conduisit sur le lieu destiné aux exécutions militaires des grands criminels d'Etat.

Porté en litière, le confesseur de la loi dominait de toute la tête la foule des curieux accourus pour considérer le grand chef des rebelles. A une lieue de la ville, après avoir accepté une tasse de vin de riz, il lut avec calme la sentence de mort portée contre lui. Alors, élevant la voix avec force, il s'écria :

« Je meurs pour la religion du Seigneur du ciel ! Malheur à vous, hommes de Corée ! Dans dix ans votre royaume éprouvera de grandes calamités. Alors vous vous souviendrez de moi. »

Après qu'il eût ainsi parlé au peuple, on lui perça chaque oreille d'une flèche qu'on y laissa suspendue par le fer : on le promena trois fois autour de l'assemblée qui faisait un grand cercle au centre duquel il fut ramené. Là, il se mit à genoux et inclina la tête.

Au commandement de leur chef, les soldats commencèrent une série d'évolutions autour du martyr, tout en déchargeant leurs sabres sur son cou. Il était quatre heures de l'après-midi, le 31 mai 1801. Le P. Jacques Tsiou n'avait que trente-deux ans.

Dieu sembla, au moment même de sa mort, manifester sa colère. Le ciel, jusque-là pur et serein, se couvrit subitement de sombres nuages pendant les longs préparatifs de l'exécution. Un horrible ouragan éclata et la violence du vent, les éclairs sillonnant les ténèbres devenues très épaisses jetèrent l'effroi dans le cœur des témoins de cette scène. L'âme du saint martyr s'était à peine envolée que la tempête cessait et le soleil jusque-là voilé reprit presque subitement son éclat.

Quelques jours après, les chrétiens réussirent à s'emparer des restes vénérés du P. Tsiou et les enterrèrent secrètement. D'après les relations coréennes, des guérisons extraordinaires eurent lieu par son intercession et la mémoire du saint prêtre est restée gravée dans les traditions populaires, bien que le lieu de sa sépulture soit maintenant ignoré.

Dieu, dans sa miséricorde, n'avait fait que montrer cette vive lumière à l'Eglise de Corée, et les effets en furent merveilleux. Le P. Tsiou demeura six ans en Corée et, malgré

les circonstances qui paralysèrent son zèle, le nombre des chrétiens, de quatre mille s'éleva à dix mille. Ses vertus apostoliques et ses rares talents l'avaient rendu cher à tous les chrétiens que sa mort plongea de nouveau dans l'abandon.

Quelques explications furent, paraît-il, demandées par la Cour de Pékin, au roi de Corée, par rapport à cette exécution. Pour s'excuser, le roi envoya une lettre avec une certaine somme d'argent qui eut le don de calmer la colère de l'empereur et de le convaincre que l'origine chinoise du P. Tsiou n'avait été connue qu'après sa mort, par les dépositions tardives d'autres coupables.

CHAPITRE IV

COLOMBE KANG, MARTYRE, A. D. 1801.

*Ego maxime commemorationes diligo
martyrum, diligo et amplector ; atque
omnes praecipue cum mulierum certa-
mina proponuntur. (S. JOAN. CHRYS-
SERM.)*

Pour moi, j'aime beaucoup les fêtes des martyrs, je les aime et j'en fais mes délices, mais surtout quand ce sont les triomphes des faibles femmes que l'on offre à notre piété.

Colombe Kang naquit dans la province de Nai-po, d'une famille de demi-nobles. C'est ainsi que l'on appelle en Corée ceux dont la noblesse a été ternie par une mésalliance. Toutefois ses parents avaient conservé tous les privilèges des grandes familles : son père portait le bonnet de crin, signe distinctif d'une haute noblesse, et pouvait aspirer aux charges et aux emplois secondaires du royaume.

Colombe était douée d'une nature supérieure, son esprit pénétrant et avide de connaître la portait à l'étude des livres chinois qui traitaient de philosophie et de religion ; et l'éducation qu'elle reçut de son père, jointe aux belles qualités de son cœur, la distinguait de toutes ses compagnes. Elle avait un grand désir de devenir vertueuse, embrassait dans ce but toutes les pratiques religieuses des bonzes et elle eut même la pensée de tout abandonner pour vivre dans la solitude d'une pagode.

A peine sortie de l'enfance, elle fut accordée, selon les usages du pays, en mariage à un homme d'égale noblesse, déjà veuf, d'un caractère bien différent et d'une éducation

très négligée. Son esprit borné, sa volonté faible et ses manières dures et grossières étaient une source de peines pour cette jeune fille si distinguée.

Si ses parents l'eussent consultée, le choix de Colombe ne se serait sans doute pas porté sur un tel homme qui ne pouvait la rendre heureuse. Mais en Corée, comme dans tous les pays où la religion n'a pas encore retiré la femme de son état d'abjection, elle compte pour si peu dans la société ou dans la famille qu'elle n'est pas même libre de laisser parler ses goûts dans une question aussi importante à son bonheur que celle du mariage. On marie donc les jeunes filles sans les consulter, et souvent c'est pendant la cérémonie même du mariage, qu'elles aperçoivent pour la première fois leur mari ou plutôt leur futur maître.

Le but du Coréen, comme celui de tout païen en se mariant, n'est pas de se choisir une épouse sur laquelle il puisse reposer son affection, mais plutôt d'acquérir une esclave dévouée et soumise par état à se plier à tous ses caprices. Jamais donc de cordialité entre époux, jamais de cette intime confiance fondée sur l'estime et la tendresse réciproques. Aussi de telles unions où l'on ne tient compte ni des qualités, ni des caractères ou des répugnances des futurs époux, mais seulement du rang et des convenances sociales, réussissent rarement, et en Corée plus qu'ailleurs, les mariages heureux sont de véritables phénomènes.

Colombe apprit donc un jour qu'elle était accordée à un veuf qu'elle n'avait jamais vu. Au jour de son mariage, on lui releva sa longue chevelure sur le haut de la tête, selon l'usage des femmes mariées ; elle salua solennellement, devant la famille assemblée, son nouveau mari assis sur une petite estrade et, le mariage ainsi terminé, elle partit avec lui pour la demeure conjugale.

La rudesse de cet homme fut pour elle une source de chagrins continnels. Sa belle-mère, femme d'un caractère brusque et violent, ne contribuait guère à maintenir la paix entre les deux époux. Cependant Colombe se résolut à la gagner par sa douceur et à lui être agréable en toute occa-

sion. Ce fut alors qu'elle entendit parler, pour la première fois, de la religion « du Maître du Ciel. »

Ce nom piqua sa curiosité et elle voulut savoir ce que c'était que cette religion inconnue. Elle lut plusieurs livres et vit que là seulement se trouvait la vérité. Elle se mit à la pratiquer aussitôt selon les lumières et la connaissance qu'elle en avait, avec une ferveur admirable. Ses désirs se portèrent plus loin et bientôt elle n'eut d'autre pensée que la conversion de son mari et de toute sa famille. Souvent elle leur parlait des beautés de la religion chrétienne et les exhortait avec tant d'éloquence à se faire baptiser, que son mari lui disait naïvement : « C'est vrai : oui, tout ce que tu nous dis là est très vrai ! » Seulement lorsque les ennemis de la nouvelle doctrine en parlaient mal devant lui, vilipendaient ses saintes pratiques, cette âme faible applaudissait avec la même conviction à leurs haineuses paroles. Colombe le reprenait alors avec énergie, lui reprochait son peu de courage et sa versatilité d'esprit. Le pauvre homme avouait ses torts, quitte à recommencer de plus belle à la prochaine occasion.

La belle-mère de Colombe fut plus docile que son fils. Elle voulut embrasser une religion dont sa belle-fille pratiquait les vertus d'une manière si aimable. Sa seule difficulté était d'abandonner le culte des ancêtres. En vain, Colombe lui démontrait-elle la vanité et l'absurdité de semblables superstitions, la vieille païenne ne pouvait ni surmonter ses préjugés d'enfance ni renoncer aux tablettes vénérées. Colombe priait Dieu d'éclairer cette âme. Un jour que sa belle-mère balayait avec soin la salle où sont déposées les tablettes, un fracas terrible se fit entendre qui ébranla toute la maison sans qu'on pût en savoir la cause. Elle court tout effrayée se réfugier dans les bras de Colombe et abjure sans retour toutes ses vaines superstitions. Peu après cette conquête, le père et la mère de la jeune femme se convertissaient aussi, et plus tard tous deux firent une fin très édifiante.

On était en 1791 et plusieurs confesseurs de la foi gémissaient dans les fers, victimes de la persécution qui essayait

ses forces contre les chrétiens. Colombe dont le courage croissait avec le danger, se dévoua à porter elle-même à la prison de la nourriture aux confesseurs. Son audace fut punie bientôt, car on l'arrêta et on la conduisit au gouverneur. Celui-ci, frappé de la fermeté de la courageuse chrétienne, pensa qu'il ne gagnerait rien à la tourmenter et il la renvoya sans même lui parler d'apostasie.

Son mari effrayé par le zèle et l'attachement que Colombe montrait pour la religion, craignit de se trouver compromis dans de fâcheuses affaires. Pour se disculper donc aux yeux de ses amis païens, il la renvoya de sa maison.

Se trouvant libre par l'abandon de son mari, Colombe partit pour la capitale avec sa belle-mère et un fils de son mari, afin d'être plus à même d'observer exactement toutes les pratiques de la religion, au milieu des chrétiens.

Ses qualités et spécialement l'énergie de son caractère la mirent bientôt en relief parmi les autres femmes, et peu à peu les chefs même des chrétiens s'habituaient à la consulter dans les affaires importantes. Ce fut elle qui les encouragea dans leur projet de faire pénétrer le P. Tsiou en Corée. Elle fut bien récompensée de son concours dévoué, lorsque, peu après son arrivée à la capitale, le prêtre lui conféra le baptême.

* * *

Le P. Tsiou sut mettre à profit le zèle et la science de Colombe. D'après les usages du pays, il lui était impossible de se mettre en relations directes avec les femmes, même pour les instruire. Il chargea donc la pieuse néophyte de le remplacer dans ce ministère important : elle s'en acquitta avec une activité et une intelligence au-dessus de tout éloge. Toutes les portes s'ouvraient devant elle, et elle s'occupait de ranimer le courage et la foi de beaucoup de femmes nobles que leur rang retenait prisonnières dans leurs maisons. Ce fut elle qui prépara les voies pour faire pénétrer le P. Tsiou jusqu'auprès des princesses royales exilées à Hang-hoa et les instruisit pour le baptême. Nommée zélatrice de la confrérie de l'Instruction chrétienne,

elle se servit de son titre pour encourager les femmes à exercer une influence pratique autour d'elles et en fit autant d'apôtres dans leurs familles.

Depuis six mois, le P. Tsiou était à la capitale, quand on commença d'actives recherches pour le découvrir. Avertie à temps, Colombe résolut de le sauver. Elle le cacha dans le bûcher de sa maison et l'y nourrit pendant trois mois à l'insu même des personnes qui vivaient avec elle. Craignant les indiscretions, elle n'osait s'en ouvrir à sa belle-mère et à son beau-fils Philippe. A la fin, elle résolut de les attendrir et de les gagner à la cause désespérée du prêtre.

Affectant le plus grand chagrin, elle se mit à gémir et à pleurer presque continuellement, puis à refuser la nourriture et le sommeil. Sa belle-mère l'aimait beaucoup, et redoutant qu'elle ne vint à tomber malade, elle lui demanda la cause de son chagrin.

« — Ah ! lui dit Colombe, qui ne serait affligé en songeant à l'état misérable où doit être réduit notre prêtre ? Il est venu ici au péril de sa vie pour sauver nos âmes, et le voilà aujourd'hui sans asile. Quelle pitié ! Tenez, j'ai une idée. Je vais m'habiller en homme, je parcourrai le pays afin de le découvrir et de lui porter quelque secours.

« — Mais, si vous partez ainsi, répliqua la belle-mère, que deviendrai-je, moi, toute seule ? Je veux vous suivre et mourir avec vous.

« — Vénérable mère, dit alors Colombe, que je suis heureuse de vous voir dans de si ferventes dispositions ! Eh bien, dites-moi, si le prêtre se présentait ici, oseriez-vous le recevoir ? Dites oui et je resterai avec vous jusqu'à la mort.

« — Je ne veux point me séparer de vous, dit alors la mère. Faites ce que vous voulez. Soyez heureuse et cela me suffit. »

Le P. Tsiou fit alors son entrée dans la salle d'honneur de la maison. Il put y demeurer trois ans sans danger, protégé par l'usage coréen qui défend à tout étranger le seuil de la maison des nobles. C'était de là qu'il communiquait avec les quelques chrétiens initiés au secret de sa présence.

et c'était Colombe qui lui fournissait tout ce qui était nécessaire à son entretien. Ainsi mêlée par les circonstances à toutes les affaires importantes qui intéressaient les chrétiens, elle exerçait une influence décisive sur les hommes même les plus énergiques et ses vertus, rehaussées par son éducation et sa persuasive éloquence, lui attiraient tout le monde.

« Elle gagnait tous les cœurs par sa charité ardente, comme le feu embrase la paille. Dans les difficultés, elle tranchait les affaires les plus compliquées avec la même dextérité qu'une main sûre coupe et divise une touffe de racines enlacées. Tous se conformaient à ses vues avec la même précision que le son d'une cloche suit le coup de marteau. »

Ainsi s'exprime une relation coréenne au sujet de cette femme forte que Dieu avait placée auprès du berceau de l'Eglise coréenne.

Plusieurs jeunes filles résolurent d'imiter Colombe dans sa conduite et ses bonnes œuvres. L'une d'elles, Agathe Ioun, avait, de son propre mouvement, voué à Dieu sa virginité. Mais, en Corée, une jeune fille n'étant pas libre de ne pas se marier, comme elle craignait de rencontrer des difficultés à l'exécution de son vœu de la part de ses parents, elle prit des habits d'homme, trempa les siens dans du sang et s'enfuit à la capitale chez un oncle. Sa mère crut qu'un tigre avait dévoré la jeune fille et elle la pleura amèrement. Agathe longtemps après revint cependant à la maison paternelle. Elle tint bon contre les murmures et les prières de sa famille, et ne songeant qu'à l'affaire de son salut, elle partit pour la capitale avec sa mère. Elle y fut témoin du supplice de son cousin Paul Ioun et obligée de se tenir cachée pour éviter d'être saisie. Enfin elle se retira auprès de Colombe qu'elle aidait dans l'éducation des jeunes filles.

La mortification d'Agathe était très grande et Dieu sembla la récompenser par des faveurs spéciales. Elle raconta au prêtre des visions qu'elle avait eues, craignant d'être le jouet du démon, visions que celui-ci paraissait regarder

comme des indices de sa vertu. Elle était très dévote à sa patronne sainte Agathe, et s'écriait quelquefois :

«—Que je serais heureuse si, un jour, je pouvais être martyre comme elle ! »

L'autre compagne de Colombe s'appelait Bibiane Moun. Dès l'âge de sept ans, sa beauté et son intelligence précoce avaient frappé l'attention des émissaires du palais, chargés de recruter les jeunes filles pour le service de la cour. Elle fut élevée avec soin dans le palais du Roi, et comme elle écrivait très bien, on lui confia les écritures.

Ces jeunes filles du palais, quoique vouées par état à une perpétuelle continence, sont néanmoins exposées à de grands dangers au milieu d'une cour toute païenne.

La mère de Bibiane, qui était chrétienne, se désolait de la condition de sa fille à cause du péril qu'elle courait de perdre la foi. Bibiane elle-même regrettait son esclavage. « Que vous êtes heureuses, disait-elle souvent à ses sœurs restées à la maison ; vous pouvez, du moins, servir Dieu à votre aise. Pour moi, qui suis captive au palais, je ne le puis à cause des superstitions auxquelles je suis obligée de prendre part. Plus tard, quand je serai vieille et que je pourrai sortir d'ici, oh ! alors je me convertirai. »

Un soir, elle se sentit frappée subitement d'une vive douleur au cerveau. Elle perdit connaissance et son état devenant plus grave, on la renvoya à sa mère pour être soignée. Comme sa vie était en danger, on la baptisa, et le lendemain elle était guérie. Par une sorte de miracle, toutes les fois que les médecins ou les gens du palais s'approchaient d'elle, un de ses bras ou une de ses jambes se raidissait et paraissait comme mort. Dès qu'ils sortaient, elle riait aux éclats des remèdes inutiles qu'ils lui prodiguaient. Ceux-ci, fatigués de donner leurs soins à une malade inguérissable, la firent rayer de la liste des filles du palais, et c'est ainsi que Bibiane recouvra sa liberté. Elle voulut se donner à Dieu plus spécialement et se retira auprès de Colombe.

Ces trois chrétiennes passaient leur temps à servir le prêtre et à former les jeunes filles et les femmes à la vertu. Elles se croyaient à l'abri de la persécution, d'après les lois

coréennes qui méprisent trop la femme et ne la jugent pas responsable de ses actes devant les tribunaux à cause de la faiblesse naturelle de son sexe. La rage des persécuteurs ne devait s'arrêter devant aucune barrière. Les satellites lancés à la poursuite du P. Tsiou, n'ayant pas pu le rencontrer, vinrent, contre tous les usages, arrêter Colombe et tous ceux de sa maison. Ses deux compagnes avaient eu le temps de se mettre en sûreté, quelques jours auparavant.

Partout et pour tout le monde une prison est un triste séjour ; mais en Corée, c'est un lieu affreux. Les captifs y sont dans l'ordure, en proie aux horreurs de la faim et de la soif et tourmentés par la vermine la plus dégoûtante. A cause de sa noblesse et de son éducation, le sort de Colombe, sans protection contre les insultes de ces gens grossiers, et sans retenue, était plus amer encore.

Pendant elle ne se laissa pas plus abattre par les durs traitements des géoliers que par les supplices des interrogatoires. Traitée en rebelle, elle fut conduite devant le juge comme un vulgaire criminel et soumise à d'affreux tourments pour la forcer à dévoiler la retraite du prêtre. Jusqu'à six fois on lui fit subir l'écartement des os, supplice atroce qui révolte l'imagination. Après avoir lié ensemble ses jambes à la hauteur des genoux et des chevilles, deux bourreaux y passaient deux bâtons qu'ils forçaient en sens opposé, faisant ainsi ployer les os sous leur violents efforts. Pendant cette épouvantable torture, Colombe gardait le silence et paraissait insensible, au point que les soldats du prétoire disaient entre eux : « C'est un génie et non pas une femme ! »

Plusieurs fois elle étonna ses juges par son éloquence et sa hardiesse à prêcher la religion au milieu même du prétoire. Elle donnait des preuves si claires de la vérité et de l'origine divine du christianisme, qu'elle soutenait par des arguments tirés des livres de Confucius et d'autres philosophes païens, que les mandarins étaient stupéfaits de trouver tant de science dans cette faible femme. Ils l'appelaient la savante, la femme sans pareille, et disaient « qu'elle leur coupait la respiration » par ses sages répliques.

Mais la haine de la vérité fut plus forte chez ces esprits lâches et inconséquents et ils prirent tous les moyens pour arracher un acte d'apostasie à Colombe. Dieu soutint sa fidèle servante.

* * *

Par une permission de la Providence, on arrêta bientôt les compagnes de Colombe et on les jeta dans la même prison. Ces pieuses filles, oubliant l'horreur de leur sort, changèrent ce lieu détestable en un séjour de paix et de prières. Elles s'encourageaient mutuellement et exhortaient les autres confesseurs à suivre avec générosité la voie du martyre.

Un jour, Colombe aperçut de loin son beau-fils Philippe, comme elle prisonnier et qui semblait avoir faibli dans les tourments de l'interrogatoire. « Mon fils, lui cria-t-elle, prends courage : Jésus-Christ est au-dessus de ta tête et te regarde. Ne t'aveugle point et ne va pas te perdre. Encore une fois, courage et songe au bonheur du ciel. »

Fortifié par cette exhortation maternelle, Philippe tint bon et reçut quelques mois plus tard la couronne du martyre.

Le juge fut touché de la jeunesse de Bibiane et de sa virginale beauté :

« — Comment, dit-il, toi qui fus élevée dans le palais avec tant de soins, peux-tu suivre aussi une religion si mauvaise et prohibée par le roi ? Veux-tu donc aussi mourir dans les supplices ? »

« — Je désire, répondit Bibiane, de tout mon cœur donner ma vie pour le Dieu que je sers. »

Le mandarin fut bien surpris de trouver tant de fermeté dans une si jeune fille : il résolut d'en triompher par tous les moyens de séduction qui étaient en son pouvoir. Mais, voyant qu'il n'avancait en rien par la douceur, il l'a fit mettre à la torture et ordonna qu'on la frappât sur les jambes à coups de bâton. Le sang qui jaillissaient des blessures de la courageuse martyre se convertissaient en fleurs et s'élevait dans les airs, d'après une pieuse tradition. Ce prodige frappa de stupeur le mandarin : il défendit aux satellites d'en

dire un mot au dehors de la prison, sous les peines les plus sévères.

Agathe Ioun imita, elle aussi, le courage de ses compagnes et avec une égale patience elle supporta les mêmes tourments. Tant de vertu et de fermeté auraient dû attirer des juges moins cruels ou du moins les faire réfléchir sur la nature d'une religion capable de produire de pareilles héroïnes. Mais la haine aveugle qui les animait les fit, au contraire, passer par dessus tous les usages du pays. Ils condamnèrent au dernier supplice, comme des rebelles de la pire espèce, ces pauvres jeunes filles dont tout le crime était leur innocence de vie et leur attachement à la foi de leur baptême.

Quelques jours auparavant, Colombe avait appris la fin glorieuse du P. Tsiou. Fidèle à la mémoire de son cher maître spirituel, elle déchira un pan de sa robe de soie et écrivit dessus tout ce quelle savait de la vie et des travaux du serviteur de Dieu.

Enfin se leva pour elle et pour ses compagnes, le jour tant désiré du martyre.

Fidèles à leurs prières et exercices de piété, les pieuses femmes s'encourageaient mutuellement à la persévérance. Afin de se rendre dignes de leur céleste Epoux, elles lui firent le sacrifice de leur vie avec une si grande générosité, que plus le moment suprême approchait, plus elles se sentaient comme enivrées d'un bonheur surnaturel qui étonnait leurs farouches gardiens.

Le 3 juillet 1801, Colombe et quatre de ses compagnes quittèrent la prison et montèrent dans la charrette des condamnés à mort. Durant tout le trajet elles récitèrent leurs prières, s'exhortèrent réciproquement et se mirent même à chanter les louanges de Dieu. La foule se pressait autour de la charette ; mais les curieux était tout surpris de ne pas voir les malfaiteurs insignes tels que les édits dépeignaient les chrétiens. Tous étaient émus en voyant la joie céleste répandue sur le visage de ces pauvres femmes allant à la mort.

Les soldats voulaient écarter ceux qui se pressaient au-

tour des martyres. « Laissez-les donc approcher, leur dit Bibiane : laissez-les regarder à leur aise : tous les jours on va bien voir tuer des animaux ; pourquoi ne regarderait-on pas mourir des femmes ? »

Arrivée au lieu de l'exécution, Colombe qui n'avait point perdu son sang-froid, se tourna vers le mandarin, et, par un sentiment délicat de pudeur chrétienne, elle lui dit : « Les lois prescrivent de dépouiller de leurs vêtements les condamnés au dernier supplice : il serait cependant inconvenant de traiter ainsi des femmes. Allez donc avertir le mandarin et dites-lui que notre désir est de mourir habillées. »

L'officier, subissant lui aussi l'ascendant de cette femme modeste, accéda à son pieux désir.

Colombe s'avança donc la première et plaça sa tête sur le billot. Elle fit alors un dernier signe de croix et le bourreau lui trancha la tête. Ses quatre compagnes suivirent immédiatement et partagèrent avec celle qu'elles regardaient comme leur maîtresse, la glorieuse couronne du martyr. Bibiane Moun était radieuse et quand le glaive s'abattit sur elle et sur Agathe Ioun, un sang blanc comme du lait sortit de leurs blessures. Bien que ce fait soit extraordinaire, il n'est pas impossible que Dieu ait voulu renouveler en faveur des jeunes vierges, le prodige qu'il fit autrefois à Rome lors du martyr de sainte Martine vierge. Les corps restèrent exposés au soleil et à la pluie pendant plusieurs jours et furent trouvés intacts et sans corruption par de courageux chrétiens. Le sang était frais et vermeil comme s'il eût été nouvellement répandu.

Ainsi s'envola vers son céleste époux, âgée de 41 ans, cette fervente Colombe dont la vie et le glorieux triomphe semblent une page transcrite de l'histoire des Catacombes. Preuve nouvelle que Jésus-Christ est toujours la force de ses martyrs. Preuve nouvelle qu'aujourd'hui comme hier, en Corée comme à Rome, sa grâce anime les petits et les faibles jusqu'aux sacrifices les plus sublimes et leur donne la victoire sur l'enfer et ses suppôts. Qu'il en soit loué à jamais !

(A suivre).

JOURNAL DES SŒURS DE STE-ANNE DE LACHINE

Établies à Akulurak, Alaska, (63° latitude nord)

Cette mission, ouverte au mois de septembre 1894, est une succursale de la Maison de Ste-Croix de Kosoriffsky.

Mission de Saint-Joseph,
Akulurak (Alaska), 2 juin 1895.

Révérènde Mère Marie de l'Ange Gardien,
Supérieure Générale des Sœurs de Ste-Anne, Lachine.

Révérènde Mère Supérieure et bien-aimées Sœurs,

J'ai à remplir un devoir que votre indulgence et votre bonté me rendent bien facile : vous faire, au nom de notre petite colonie, la narration de notre voyage de Kosoriffsky à Akulurak. Notre petite caravane : Sr Supérieure, (Sr M. Zéphirin) ; Sr M. Pauline, Sr M. Benoit et moi avons reçu depuis longtemps déjà notre obédience, et cependant, vieilles missionnaires en Alaska, à l'exception de Sr M. Benoit, il nous faut tout notre courage pour dire adieu à nos bien-aimées Sœurs de Kosoriffsky, avec qui nous avons creusé les premiers sillons sur cette terre sauvage et désolée, avec qui nous avons travaillé et souffert, mais avec qui surtout nous avons goûté les vraies joies de la vie religieuse. La volonté de Dieu sur nous, après avoir traversé

le Ciel, nous est arrivée scellée de votre nom, Révérende Mère, et de ceux de toute l'administration, et nous l'avons adorée cette divine volonté, nous l'avons bénie, nous lui avons souri, j'allais dire, nous lui avons tendu les bras. Notre départ est une réponse vivante. Chaque pas que nous faisons est un *amen* fervent qui se joindra, nous l'espérons, à l'*amen* céleste.

Ce que nous voulons, c'est de rester toujours dans la sainte enfance spirituelle, qui se résigne et s'abandonne à tout. Et d'ailleurs, quelle promesse plus remplie d'attraits que ces paroles du Maître : « Ce que vous ferez au moindre de ces petits, je le regarderai comme fait à moi-même. » Paroles puissantes qui nous animent, nous encouragent.

Et puis nous avons, dans notre carrière, tant de saints et de saintes missionnaires à imiter, tant de héros et d'héroïnes qui nous apprennent les doux secrets du dévouement et de l'abnégation.

Je ne parlerai pas des émotions diverses du départ ; les circonstances les fait naître et le cœur les dicte. C'est le soir de l'une de nos plus belles fêtes religieuses que nous quittons nos Sœurs, le 8 septembre, quarante-quatrième anniversaire de la fondation de notre Communauté. La distance qui va nous séparer de Kosoriffsky est de trois cent cinquante milles ; mais nous faisons taire tout ce qui voudrait parler encore de tristesse et nous partons remplies de courage et de confiance en Dieu qui nous appelle à travailler à une autre portion de sa vigne.

Cette fois, nous ne voyagerons ni en voiture, ni en beau bateau à vapeur, mais en vraie barge, comme vous en voyez sur le St-Laurent. Cette barge, qui mesure cinquante-deux pieds de longueur sur vingt-cinq pieds de largeur, sera trainée à la remorque par le « Yukon, » l'un des plus grands bateaux de la Compagnie d'Alaska.

L'équipage se compose du Révérend Père Robaut, du Frère John, de nos deux élèves Mathilda et Gertrude, des quatre Sœurs, et permettez..... de cinq chiens.

Notre unique cabine est juste assez grande pour contenir les lits des quatre Sœurs ; les deux enfants couchent par

terre. L'espace est rempli de telle sorte que, lorsque personne ne manque, nous ne pouvons pas mettre un pied à terre. Le matin, nous faisons lever les enfants de bonne heure, pour vaquer à notre toilette, à tour de rôle.

Les deux premiers jours de notre voyage, nous avons un peu plus de commodités. Nous pouvions communiquer avec le « Yukon ; » nous y prenions nos repas. Le capitaine, pur indien, nous avait offert sa chambre. Nous l'occupions de temps en temps ; nous y étions beaucoup moins ballotées et moins à l'étroit que dans la nôtre.

Les gens du bateau étaient extrêmement bons pour nous. Il n'y avait là que deux blancs, employés de la Compagnie, et le reste de l'équipage était composé d'indiens. Malgré toutes les prévenances dont on nous entourait, il fallait tout de même boire dans les tasses et manger dans les assiettes dont les indiens s'étaient servis. Ma Sr M. Benoit dit gaiement « qu'elle s'est aguerrie dans ces trois jours, qu'elle n'aura plus jamais de répugnance à vaincre, et que c'est fini avec les délicatesses. »

Le R. P. Robaut nous dit la Sainte Messe (dans notre cabine). Lever à quatre heures ; à cinq heures, le Roi des rois daignait descendre dans notre humble cabine transformée en chapelle. Nous eûmes ces deux jours-là le privilège de communier. Jamais communion ne nous apporta plus de bonheur.

11 *Mardi*. — Vers onze heures A. M. notre barge est détachée du bateau ; nous prenons une direction différente, nous entrons dans un détroit du « Yukon » et nous avons à voguer par nous-mêmes, ou plutôt nous allons à la grâce de Dieu. La barge semble glisser sur l'eau, un petit vent enfla notre voile, et le courant nous emporte. Avec ce bon vent, nous dit le R. P. Robaut, nous serons demain soir à l'entrée de la rivière Kancelik. Nous sommes sur le point de nous endormir sur la foi des zéphirs ; mais l'illusion ne dure guère. Vers 2 heures P. M. nous allons échouer sur un banc de sable, et, malheureusement, nous n'avons pu avoir d'indiens pour la manœuvre.

Le Révérend Père et le Frère essaient de remettre la barge à flot en poussant de toutes leurs forces sur de longues perches ; mais leurs efforts ne lui impriment pas même le moindre mouvement. A leurs efforts nous joignons les nôtres, ceux de nos élèves : voilà huit matelots presque au désespoir !

C'est que nous sommes tout à fait isolés sur cette branche du Yukon, très large en cet endroit. Jamais aucun bateau ne vient dans cette direction ; impossible d'avoir du secours des indiens ; il n'y a pas de village sur cette rive du fleuve et nous n'avons pas même un canot pour aller chercher protection au loin. Tout à coup, dans le lointain, nous apercevons « l'Artic, » en route pour Saint-Michel. Vite, le Frère John hisse un pavillon de détresse ; n'allez pas rire, c'est la robe de nuit de flanelle rouge de ma Sr M. Pauline qui flotte dans les airs..... Notre lueur d'espérance s'évanouit bientôt, « l'Artic » disparaît de nos regards. Hélas ! notre signe de détresse n'a pas été aperçu.

Resturons-nous ici huit jours, quinze jours, un mois, qui sait ?... Le Père et le Frère parlent de décharger la barge, de jeter à l'eau leurs effets et les nôtres. Avant d'en venir à cette extrémité, tous ensemble nous invoquons avec confiance le nom du Seigneur, ma Sr Supérieure attache l'image de Saint Joseph au mât, nous faisons des promesses à la Sainte Vierge, à Saint Joseph et à Sainte Anne, et, ainsi fortifiés par la prière, nous recommençons hardiment nos *expériences de leviers*. *Deo gratias !!!* Après deux heures de lutte, la barge est à flot. Nous gagnons le rivage et nous y faisons notre premier campement pour la nuit. A l'aide d'un petit poêle à l'huile de charbon, nous préparons notre souper. Nos exercices gymnastiques, notre diète prolongée, tout contribue à exciter notre appétit. Mais avant de nous asseoir à la *table de Saint François*, nous chantons à l'unisson l'*Ave Maris stella*, selon la promesse du Frère John, pour remercier Marie de sa maternelle protection. Demain ce sera communion et messe d'action de grâces en l'honneur de Saint Joseph.

Notre barge est tellement ballottée que nous sommes

toutes prises du mal de mer. Le vent est grand, mais le soleil est beau. Après le déjeuner, nous revêtons nos *parkys* et nous faisons une promenade dans le bois. Un indien nous aborde. Son canot est au rivage. Le R. P. Robaut le prie d'aller chercher deux hommes au village pour la manœuvre. Mais comme le vent est contraire, personne ne vient. Les sauvages n'aiment pas à se risquer quand les vagues sont hautes. Nous allons au repos de bonne heure. Le vent augmente toujours. Nous nous endormons bercées par les flots, dans l'espoir qu'à notre réveil un heureux jour de navigation nous sera donné.

12 *Mercredi*. — Il n'en est rien. Le vent sévit toujours avec force. Le Révérend Père Robaut qui sait que le balancement de la barge nous donne des nausées, nous offre de dire la sainte messe dans le bois. La proposition est acceptée avec bonheur. L'idée est grande, belle : elle nous rappellera ces premiers sacrifices offerts au milieu des bois dans ces premiers temples de la divinité.

Les arbres s'abaissent en forme d'arc ; l'autel portatif est placé sur des arbrisseaux entrelacés et liés ensemble. La voûte de feuillage et de verdure est recouverte d'une toile cirée, et un petit feu de branches sèches réchauffe l'atmosphère un peu humide du matin. La messe dans une forêt, si loin de toute civilisation ! c'est une scène à la fois simple et grandiose, solennelle et touchante. Tout nous invite au recueillement et à la ferveur dans ce grand temple de la nature. C'est assurément la première fois que la Sainte Victime est immolée dans cette partie de l'Alaska, sur ce coin de terre inhabité. Juste après l'Élévation, nous entendons le chant de quelques petits oiseaux. Je pense à l'aimable saint François, qui faisait taire ou chanter si à-propos ces chères petites créatures du bon Dieu. Notre bonheur est rendu complet par la réception de la Sainte Eucharistie. Notre action de grâces est bien fervente, tout est si calme et si paisible autour de nous ! Le vent continu à souffler, mais l'épaisseur du bois nous en préserve.

Nous apprêtons notre déjeuner et nous le prenons gai-

ment dehors. Nous avons de la truite saumonée, des prunes sèches bouillies, une bonne tasse de thé, et de plus une sauce piquante : un grand appétit.

Hier au soir, le R. P. Robaut et le Frère John ouvrirent des chemins dans le bois : « *un carré Viger.* » Nous nous y promenons une partie de l'avant-midi. Nous aimerions bien à continuer notre voyage pour travailler ensuite ; mais le vent, quoique un peu moins grand, est toujours contraire. Nous avons le courant pour nous, c'est notre seul avantage. Nous manifestons au Révérend Père notre désir de partir, car, après tout, nous risquons de rester ici plusieurs jours.

Le R. P. Tréca lui-même a dû attendre tout un mois, le printemps dernier, pour avoir un vent favorable.

13 *Jeudi.* — Grâce à nos instances et à nos promesses d'aider la manœuvre, le Révérend Père se décide à partir. Nous allons doucement, la barge est souvent repoussée au rivage où elle entre plus ou moins dans la boue. Alors tout l'équipage de reprendre les éternelles perches et de se remettre au large. Vers 5 hrs. P. M. nous décidons de camper pour la nuit : les rameurs sont très fatigués. Après tout, la journée a été assez bonne et la distance franchie assez considérable.

14 *Vendredi* — Fête de l'Exaltation de la Ste Croix. Que nous arrivera-t-il aujourd'hui pour exalter la Ste Croix ? Tout ce que nous savons, c'est que nous l'accepterons comme venant de la main d'un Père qui nous guide sûrement.

Après la sainte Messe et le déjeuner, nous remettons à la voile. Le vent est assez propice : en dix minutes, sans le secours des rames, nous sommes emportés à une bonne distance. Mais notre bonne fortune doit finir là. Poussés sur un banc de sable, nous y restons plus de trois heures à jouer des perches ; mais cette fois, bonne Mère et chères Sœurs, nous gardons l'espérance, quelque prolongée que soit l'épreuve. En effet, voici le secours : un indien, qui passe en canot, vient à nous. Grâce à ses bras vigoureux et à son habileté, la barge remue et flotte de nouveau. Elle fait un tour sur elle-même, et à peine avons-nous respiré et

chanté notre délivrance, encore le blocus !... En avant donc, les perches ! les perches !...

Que vous dirai-je de la pratique de la modestie religieuse quand on est mousse, matelot et que l'on travaille à sauver sa vie ?...

La rivière Kaneelik où nous devons entrer est déjà en vue. Nous ressemblons par un côté à Moïse en vue de la Terre promise ; mais nous espérons bien ne pas mourir là. Capitaine, matelots, rameurs, passagers, indiens, tous se remettent à faire des tours de force en invoquant tous les saints du Paradis. Enfin, après une couple d'heures, notre indien, toujours à l'eau, nous partons pour tout de bon. Le Rév. Père nous dit : « I am afraid you'll write terrible letters. » Il voit bien que nous faisons bonne contenance devant les mésaventures ; mais il craint que nos récits ne découragent quelques-unes de nos lectrices. Cependant, il faut bien vous avouer que nous allons de Charybde en Scylla.

Arrivés à la rivière Kaneelik, nous voyons qu'il n'y a pas assez d'eau pour y entrer. Grande déception contre laquelle la perche ne peut rien ! Tout près d'ici se trouve un village. Le Père s'informe où nous pourrions trouver une rivière navigable pour nous rendre au terme de notre voyage. Les indiens lui indiquent la *Tunuerum* qui nous mènera à destination, mais par un bien grand détour. L'indien qui nous a *débloqués* est encore avec nous, mais il ne veut pas aller plus loin, car ce serait s'éloigner trop de son chemin. Nous n'oublions pas de récompenser ses bons services ; nous le payons en nature : du tabac et du thé. Le petit garçon qui l'accompagne a une plaie au front, Ma Sr M. Benoit, inspirée plutôt par sa charité que par sa science médicale, lui fait un pansement avec de l'huile de ricin. Si ce nouveau remède n'est pas efficace, le patient à du moins pleine confiance dans son médecin.

Le R. P. Robaut engage un autre indien pour aller sonder la rivière. Il revient, disant que l'embouchure est obstruée par des bancs de sable. Les indiens pensent que demain, à la marée montante, nous pourrions y entrer. Dans cet espoir,

nous préparons notre camp de passage qui sera assez avantageux et probablement notre dernière étape avant de saluer Akulurak.

15 *Samedi*. — Les vagues battant notre barge nous donnent le réveil. La voix des grandes eaux nous invite, comme le prophète, à bénir le Seigneur qui veille sur nous. La marée monte toujours. Il est quatre heures, mais la barge est encore embourbée. A l'œuvre donc, aux perches ! aux leviers ! A cinq heures nous entrons dans la rivière ; mais ce n'est pas encore ce qu'on appelle voguer au gré de nos désirs, à pleine voile. Dix fois en une heure il nous arrive d'échouer ou à peu près. A neuf heures, après maintes difficultés, nous côtoyons enfin la rivière Kaneelik. Selon sa promesse, le Révérend Père offre ici le Saint Sacrifice, et cette fois nous arrêtons de plein gré pour entendre la sainte messe et prendre notre dîner en toute sécurité. Après avoir remercié Dieu de cette halte encourageante, un léger vent nous pousse doucement vers Akulurak, si doucement qu'un limaçon pourrait nous devancer. Nous comptions arriver ce soir vers dix ou onze heures ; mais nous ne mettons pied à terre que le 16, dimanche, le jour du Seigneur. Il fait un temps magnifique : brise légère, beau soleil d'automne, il semble que tout s'associe à notre bonheur et que les saints Anges, protecteurs de notre nouvelle demeure, nous chante la bienvenue. Nous saluons de loin notre maison ; elle domine les alentours.

On y voit flotter un drapeau américain, de même qu'à la porte principale de la résidence des RR. Pères, qu'ils nomment leur *Ermitage*. Notre voile avait été aperçue depuis une couple d'heures. Les RR. PP. Tréca (supérieur) Parodie, Barnum et le Frère Thowicg viennent à notre rencontre, et nous font un accueil tout de bienveillance et de cordialité. Cette bonne sympathie, vous le pensez bien, nous remet de toutes nos fatigues, et le cœur à l'aise, nous nous dirigeons vers la maison des RR. Pères. En y entrant, notre premier acte est de nous agenouiller aux pieds du R. P. Supérieur pour le prier de nous bénir. Après cette bénédic-

tion : « C'est le bon maître lui-même, dit-il, qui va vous bénir maintenant. » Il ouvre une double porte, et nous nous trouvons aux pieds de Notre-Seigneur dans son tabernacle. Ici, bien-aimée Mère et chères Sœurs, je ne saurais vous exprimer nos sentiments. Nous sommes si heureuses de nous trouver dans une chapelle ! Il nous semble qu'il y a des mois que nous sommes en chemin. Nous nous offrons de nouveau à Notre-Seigneur, et nous le prions de nous bénir avec nos œuvres.

De la chapelle on nous fait entrer dans une petite salle à manger, où l'on nous sert du vin, des biscuits et des cerises de France glacées, bien entendu ; puis on nous conduit à notre maison, distante d'un arpent de celle des Pères. C'est une jolie et bonne maison de cinquante pieds de longueur sur vingt-quatre de largeur, couverte en bardeau, avec une petite addition qui peut servir de cuisine. Elle est assez élevée : l'étage des dortoirs a douze pieds de hauteur et est aussi éclairé que le premier. C'est un bâtiment de beaucoup supérieur à celui de nos chères Sœurs de la Mission de Sainte-Croix. Les divisions n'en sont pas encore faites ; le R. P. Tréca a attendu notre arrivée pour les déterminer. Il nous dit que nous n'avons qu'à donner notre plan et qu'il sera exécuté dès maintenant.

Après cette visite de la maison, qui ne fut pas longue, vous le pensez bien, les Révérends Pères se retirent, nous laissant l'invitation d'aller prendre le souper chez eux. Ma Sr Supérieure les remercie de leur bienveillance ; elle objecte qu'ils sont déjà à l'étroit et que d'ailleurs nous avons encore des provisions pour quelques jours. Sans faire d'autres instances, le R. P. Supérieur ajoute qu'il nous enverra du pain frais. Quelques minutes après, le Frère nous apporte deux pains.

Vers sept heures, nous nous rendons à la chapelle des Révérends Pères pour le salut du saint Sacrement. Nous offrons du plus profond de notre cœur de vives actions de grâces au Bon Dieu qui nous a visiblement protégées durant notre voyage.

Nous le remercions de nous avoir donné un si bon loge-

ment et de nous avoir confiées à des Pères si pleins de charité. Pussions-nous maintenant ne travailler qu'à la gloire de Dieu et au salut des pauvres sauvages vers qui nous sommes venues de si loin !

Nous quittons Kosoriffsky un jour de fête de la Sainte Vierge, le 8 septembre, et nous prenons possession de notre maison à une autre de ses fêtes, celle de Notre-Dame des Sept-Douleurs. Que cette bonne Mère du Ciel bénisse nos joies et nos peines, nous lui consacrons tout ce qui regarde notre avenir.

Nos lits ont été rapportés de la barge et placés au dortoir où il y avait quatre couchettes préparées pour des sommiers élastiques. Le R. P. Supérieur croyait que nous en apporterions. Comme nous n'en avons pas, nous étendons nos matelas à terre pour ce soir.

17 *Lundi*. — Le R. P. Tréca nous apporte un poulet sauvage et un pâté chaud pour notre dîner. Il envoie ensuite le Frère Thowicg nous monter un poêle. Ce n'est pas une petite besogne. Il fait passer le tuyau dans le pignon de la maison, au lieu de le faire passer dans le toit. C'est la façon des Russes, c'est bien moins dangereux pour le feu. Après le dîner, nos malles et autres effets sont transportés de la barge à la maison. Le bon Frère finit ensuite d'approprier nos couchettes. Il nous montre avec complaisance tout ce qu'il a fait lui-même pour nous : trois belles tables de sept pieds de longueur, trois chaises avec dossier, quatre tabourets, une grande armoire pour la cuisine et nos quatre couchettes. Ne croyez-vous pas, chères Sœurs, que ça sent le luxe un tel mobilier pour une fondation en Alaska ?...

Nous employons le reste de la semaine à mettre tout en ordre dans la maison. Comme il fait beau temps, nous allons faire des promenades le long de la rivière, où nous trouvons des *moss berries* en abondance. Nous portons chacune des bottes en caoutchouc ; autrement, nous ne pourrions faire un pas autour de la maison sans nous mouiller. C'est un terrain de mousse, toujours imbibé d'eau, même en été. Les Pères l'appellent « terrain de tundra. » Il n'y a ni

montagnes, ni collines, ni arbres. L'œil embrasse un immense horizon. A quelque distance de notre couvent, en remontant la rivière, on trouve des arbustes, des broussailles. C'est là que les Révérends Pères prennent le bois pour l'hiver. Les plus gros morceaux de ce bois sont de la grosseur du bras ; mais il est dur et chauffe bien mêlé au bois sec que l'on retire de la rivière et de la mer chaque printemps.

23 *Dimanche*. — Maintenant que tout est en ordre ici, permettez-moi de le dire, c'est chez les Révérends Pères que c'est un vrai pêle-mêle. La semaine dernière étant très belle, tout ensoleillée, ils ont enlevé le toit de leur maison pour y ajouter un second étage. Ils ont été surpris par l'orage qui sévit aujourd'hui : c'est une pluie torrentielle, un vent impétueux. La pluie et le vent ont beau jeu dans cette maison sans toiture, dont le plafond consiste en planches simples et mal jointes. La boue du vieux toit de tourbe descend au premier étage poussée par le vent et l'eau. Les Révérends Pères n'ont heureusement aucun meuble qui puisse être détérioré. La chapelle, quoique très pauvre, est la plus belle pièce de la maison et elle est protégée quelque peu par la tente dont elle a été recouverte. Lors même que les R.R. Pères auraient conservé le St Sacrement, nous ne pourrions nous rendre à la chapelle pour le salut, à cause du vent formidable qu'il fait et dont vous n'avez pas d'idée. Les Révérends Pères avaient bien raison de dire que, pendant les tempêtes, on n pouvait mettre le pied dehors. Celle-ci est venue si soudainement qu'elle nous a stupéfiées, nous qui commençons à douter de l'étymologie d'Akulurak, « cité des vents. » Nous en comprenons aujourd'hui toute la justesse.

25 *Mardi*. — Nous faisons le lavage du linge d'église. Nous n'avons pas de machine à laver, mais nous avons une bonne bouilloire et nous nous servons de *laveuses*. Nous avons quarante livres d'amidon, mais pas de bleu du tout, et les R.R. Pères n'en ont pas eu depuis quatre ans qu'ils habitent la côte. Je vous laisse à penser quelle *tenue* doit avoir le linge blanc.

Nous sommes un peu désappointées ; mais voilà que je pense à un crayon bleu dont je me servais pour dessiner des plans géographiques. Cette espèce de craie bleue, la dixième partie du crayon peut-être, suffit pour donner au linge une belle teinte bleuâtre, de première qualité. Quelle bonne fortune d'avoir un *crayon bleu* quand on part pour Akulurak !..... Il va nous suffire pour l'année.

26 *Mercredi*. — Lavage du linge des Révérends Pères et du nôtre. Un indien, envoyé par les bons Pères, nous fournit l'eau. C'est Germaine qui va la puiser à la rivière les jours ordinaires, mais pendant les lavages, ce serait trop fatigant. D'ailleurs elle partage notre besogne. Une fois le linge bien net, nous le faisons sécher dehors, mais le vent le secoue si fort que les cordes se rompent et il tombe dans la boue. Un petit ringage suffit, mais tout le linge séchera près du poêle.

27 *Jeudi*. — Repassage du linge d'église et de nos garnitures ; nous avons neuf bons fers à repasser, nous finissons de bonne heure et nous nous reposons joyeusement.

29 *Samedi*. — Ma Sr M. Benoit et moi, nous allons aux *berries* et nous faisons une belle cueillette. C'est vous dire que le temps est beau aujourd'hui.

Le R. P. Tréca nous fait une petite visite. Il craint toujours que nous ne manquions de quelque chose. Ma Sr Supérieure lui dit que nous sommes pauvres en papier à lettres. Le bon Père va aussitôt nous en chercher une pleine boîte, puis il converse avec nous, il nous parle de ses voyages chez les indiens.

Depuis notre arrivée, tous les jours quelques-uns sont venus des villages voisins pour nous faire visite. Nous les recevons bien ; leur assiduité nous lasse cependant, et c'est parfois embarrassant de les avoir si près de nous et de leur faire toujours *beau visage*. Heureusement que le R. P. Tréca les a d'avance un peu initiés aux coutumes religieuses. Dès que nous sonnons la cloche, ils se lèvent et s'en vont, en nous demandant chaque fois : « *Ataata chéli ?* » qui veut

dire : « Tout à l'heure encore ? Vous comprenez que nous savons multiplier les exercices à propos !..... »

1er octobre, lundi. — Bien des fêtes en un jour. C'est la première journée du mois consacré à Notre-Dame du Rosaire et aux saints Anges ; c'est aussi l'anniversaire de baptême de notre Révérende Mère. Comment célébrer dignement ce grand jour ? Hier, à cette intention, nous avons fait le grand nettoyage de la maison, et, ce matin, nos ferventes prières et notre communion sont notre bouquet et notre cadeau de fête.

Veillez les agréer, bonne Mère, avec notre respectueuse soumission, notre profonde reconnaissance et nos vœux d'amour filial. Vous comptez des filles sous bien des climats, mais partout c'est le même esprit et le même cœur pour vous aimer.

4 octobre, jeudi. — A cause des circonstances de notre voyage et de notre installation ici, nous étions jusqu'aujourd'hui comme en vacances ; mais la règle est remise en vigueur, le silence se fait partout.

Nous calfeutrons nos fenêtres pour l'hiver, Mathilda nous aide de son mieux ; elle est aimable et complaisante comme une petite fille civilisée. Notre pauvre Germaine est malade depuis hier. Elle disait ce matin à ma Sœur Marie Pauline : « Toutes les Sœurs travaillent et moi je ne fais rien, *at-sé-ké !* » (exclamation indienne).

7 Dimanche. — Privées comme nous le sommes du Saint Sacrement, c'est une vraie jouissance pour nous que la bénédiction du Saint Sacrement que nous avons tous les dimanches, chez les Révérends Pères. Aujourd'hui nous affrontons le vent et la neige pour nous y rendre. Le chant est bien joli et ces bons Pères n'en sont pas avares.

15 octobre. — Malgré la conviction des Révérends Pères qu'on ne saurait faire de jardin sur ce terrain : « *tundras* », le Frère John, qui s'y entend en culture, prétend que la côte est cultivable. Il est assez facile d'enlever la mousse sous laquelle nous trouvons une couche de mousse pourrie,

de deux pieds d'épaisseur. Seule, elle ne serait bonne à rien, mais mêlée à la terre qu'elle recouvre, cette mousse corrompue devient, pense le Frère John, un excellent engrais. Sous les auspices de saint Joseph, nous commençons à faire de la *terreneuve*. Nous préparons un jardin pour le printemps prochain. Nos Sœurs de Kosoriffsky nous ont donné un sac de pommes de terre. Nous allons les garder pour la semence.

Comme Perrette, nous faisons de beaux projets ; déjà les navets et les choux sont de grosseur prodigieuse ! la terre sera si bonne ! si généreuse !

16 *Octobre*. — La gelée et la neige nous forcent d'interrompre nos travaux. Cependant nous sommes toutes fières de nos essais ; nous avons un joli morceau de terre préparée, suffisant pour l'expérience d'une première année. Le Frère John doit nous donner des graines de légumes de toutes sortes.

21 *Octobre*. — La glace est prise depuis deux jours. Nous faisons de longues promenades sur la rivière transformée en une surface solide et polie comme un beau miroir. Si seulement vous pouviez nous voir enveloppées dans nos fourrures, sur ce lointain Yukon !

23 *Octobre*. — Nous commençons une neuvaine à Saint Joseph pour avoir notre chapelle, un autel et le Saint-Sacrement dans le cours de novembre. Le R. P. Supérieur venait de dire : « Le Frère va commencer à faire la chapelle, mais pour quelques temps vous n'aurez qu'une table avec un tabernacle. » Cette décision ne s'accordait pas avec nos désirs, voilà pourquoi nous nous mettons à supplier Saint Joseph. Ma Sœur supérieure le nomme procureur de la maison. Le troisième jour de la neuvaine, le R. P. Tréca vient demander à ma Sœur supérieure le plan de l'autel. Il pense que nous pourrions l'avoir en même temps que la chapelle.

Comme vous pouvez le penser, nous remercions Saint Joseph et nous continuons la neuvaine avec une nouvelle dévotion et une nouvelle reconnaissance.

Ma Sœur Marie-Benoit est prise presque toutes les semaines d'étourdissements qui l'affaiblissent toujours un peu. Ma Sœur supérieure est infirmière et elle ne lui ménage pas les soins ni le repos. Ma Sr Marie-Pauline n'est guère mieux de son pied. Ma Sr supérieure et moi, nous sommes très bien.

1 *Novembre.* — Quoique nous n'ayons qu'une table pour autel et deux chandeliers pour décoration, nous avons notre part de joie dans la belle fête de tous les Saints. Les paroles d'un pieux cantique nous reviennent en mémoire : « Ils moissonnent dans l'allégresse, etc. »

Nous écrivons de longues lettres à nos chères Sœurs de Ste-Croix. Le R. P. Robaut doit partir dans quelques jours pour Kosoriffsky, où il demeurera ; mais l'indien qui l'accompagne s'en reviendra ; de sorte que nous aurons des nouvelles de nos chères Sœurs.

Le R. P. Robaut vient nous faire sa visite d'adieu. Il part dans quelques minutes. Un départ est toujours triste, mais celui d'un missionnaire exposé à toutes sortes de privations et de souffrances l'est encore davantage. Un traîneau et des chiens, voilà la voiture et les coursiers. Ce bon Père ne sera pas à Kosoriffsky avant une douzaine de jours. Puisse-t-il être béni et protégé ! C'est la prière de notre reconnaissance.

Les bons Pères ont eu l'attention de nous faire construire un petit hangar attenant à la maison. Il nous sera d'une grande utilité, surtout pendant les grands vents qui nous empêchent absolument de sortir. Hier, il a fait un vent extraordinaire et par suite un grand froid. Ma Sr Supérieure dit qu'elle n'a pas eu aussi froid à Kosoriffsky pendant les trois hivers qu'elle y a passés. Aujourd'hui il vente encore beaucoup, mais il ne fait pas aussi froid. Après le dîner nous faisons une promenade sur la glace.

2 *Décembre.* — Bénédiction solennelle de la maison par le R. P. Tréca, accompagné des RR. PP. Parodie et Barnum. Il commence par la chapelle qui est dans toute sa beauté. Il faut vous dire que l'autel porte quelques moulures, il

est tout blanc. Nous avons un beau tapis donné par notre Mère provinciale. L'image de saint Joseph domine l'autel qui lui est dédié. Huit bouquets de fleurs dorées composent la décoration.

3 *Décembre*. — Jour à jamais mémorable ! première messe dans notre chapelle. Notre bon Jésus veut bien se faire notre Hôte et nous promettre de demeurer désormais plus près de nous, avec nous. Maintenant, connaissons-nous l'amertume de la tristesse, de la souffrance, quand nous saurons que Jésus est là, à deux pas de nous, pour adoucir les ennuis de notre exil et pour nous aplanir les aspérités du chemin. Nous fêtons, nous célébrons ce beau jour, c'est un vrai congé pour nos âmes qui se dilatent dans l'action de grâces et l'effusion de cette vertu divine qui sort du tabernacle. Pour manifester publiquement notre bonheur, nous récitons en chœur le *Te Deum*. Nous n'oublions pas de prier l'illustre missionnaire des Indes, saint François-Xavier, dont c'est la fête, de nous animer de son esprit apostolique.

7 *Décembre, premier vendredi du mois*. — L'image du Sacré-Cœur remplace pour aujourd'hui celle de saint Joseph. C'est une belle image que nous donna le R. P. Supérieur. Le Frère Thowicg nous a sculpté de jolis cadres que nous avons dorés avec de la poudre d'or. L'image de la sainte Vierge est une vraie belle peinture à l'huile que le R.P. Tosi nous donna l'automne dernier. Elle mesure trois pieds de hauteur, comme celle du Sacré-Cœur.

Le Révérend Père Supérieur se montre toujours bienveillant et généreux. En recevant le matériel destiné à leur future église, il a tout mis à notre disposition : crucifix et chandeliers dorés, superbe missel et beau calice en or. « Voilà qui sera plus digne de votre belle petite chapelle, » dit-il à ma Sœur Supérieure. On dirait qu'il s'étudie à nous faire plaisir, il nous est tout dévoué. Nous avons de beaux ornements pour la messe. L'ornement blanc, de première classe, qui est très beau, nous a été envoyé par le Révérend Père Althoff, de Juneau, Alaska. Nous avons aussi cha-

un prie-Dieu et six *belles* chaises que le Révérend Père Tosi nous acheta à notre insu à Saint-Michel. Je vous donne beaucoup de détails et cependant « j'en passe, » je ne dirai pas « des meilleurs, » mais je veux que vous puissiez vous représenter notre petite chapelle aux jours de fête.

Un mot de nos Esquimaux. — Tous les jours nous recevons la visite de quelques-uns. Ils ont l'air intelligents, les enfants surtout sont jolis, le croiriez-vous ? Habillés à la manière des blancs, ils passeraient pour de beaux petits canadiens à Montréal et aux environs. Il n'y a qu'une chose qui défigure les petites filles, c'est que, outre leurs pendants d'oreilles, elles ont des pendants de nez : deux, quelquefois six, jusqu'à dix perles rouges, bleues, ou violettes. C'est un article de toilette qui semble indispensable.

11 *Décembre*. — La salle destinée pour l'école du village est terminée et la classe s'ouvre aujourd'hui. Nous attendions les enfants hier. Le R. P. Tréca avait fait dire à leurs parents par un indien de les envoyer à l'école, mais ils demandèrent que le Rév. Père y allât lui-même afin de s'assurer de la vérité du message. Ils craignent que nous ne renfermions leurs enfants dans de *grandes boîtes*.

Le Rév. Père les a rassurés, leur disant qu'il n'y aurait qu'une heure de classe suivie d'une collation de pain, de poisson et de thé, après laquelle les enfants s'en retourneraient. Ces conditions, toutes faciles, sont acceptées et vingt-cinq enfants sont présents aujourd'hui. Ce sont des enfants très doux de caractère. Vous trouveriez amusant de voir un petit bonhomme de huit ans, Anthony, ouvrir sa tabatière et l'offrir à tout le monde. Chacun prend une pincée de tabac et quand on a fini de priser, on continue la classe. On fait cela sérieusement, personne ne rit. Je crois que le tabac joue un grand rôle dans leurs habitudes. (Ce tabac est une racine râpée).

C'est ma Sr Marie-Benoit qui est chargée des enfants. Afin qu'ils viennent tous ensemble, le Rév. Père Supérieur leur a dit de partir pour l'école au soleil levant. (Dans cette

saison le soleil se lève à 10 heures). Nous sommes à deux milles du village. On nous avertit que les enfants seront souvent empêchés de venir à cause des tempêtes.

Le Père Supérieur compte beaucoup sur le chant et la musique pour attirer les enfants à l'école, aussi désire-t-il qu'on ne leur montre d'abord que les prières et le chant. L'harmonium, qui nous a été donné par un jeune prêtre irlandais de San Francisco, est dans leur classe. Le Rév. Père Supérieur donne à ma Sr Marie-Benoit des prières et des hymnes en *Malamut*. En outre, elle va montrer aux enfants la messe du sixième ton de Dumont.

25 *Décembre*.— Noël ! Noël ! C'est la fête par excellence, celle qui nous touche pardessus toutes les autres et celle qui fait que, même à des distances incommensurables, nous nous retrouvons avec vous. De notre lointain Alaska donc, mais tout près de l'Enfant-Jésus, nous vous adressons notre plus affectueux *Merry Christmas* ; et ce vœu de bonheur, nos cœurs pieux et reconnaissants l'offrent à tous ceux que nous vénérons et que nous aimons. Bonne Mère Supérieure, vous l'offrirez pour nous, s'il vous plaît, à Monseigneur l'archevêque de Montréal, à Monsieur notre Supérieur et à tous ces bons Pères et bienfaiteurs de notre Communauté, dont le souvenir nous est si cher et dont les bontés ne s'effaceront jamais de notre mémoire.

Notre chapelle a pris un air de fête. Le petit Jésus repose dans un berceau de ouate couverte de fleurs et de perles dorées. Le Rév. Père Tréca nous dit les trois messes du jour. Notre petite Mathilde a le bonheur de faire sa première communion. Elle ne se possède pas de joie. Ma Sr Marie Benoit nous fait entendre les airs de Noël. Ma Sr Marie-Pauline et elle chantent deux cantiques de communion. Pour nous, c'est ce qu'on peut imaginer de plus solennel, de plus grave, de plus recueilli. Comme nous pensons à vous toutes, Révérende Mère et chères Sœurs, dans ce moment qui nous paie de bien des peines ! Assurément Jésus-Christ est partout présent sur les autels, et c'est vraiment lui que le prêtre donne en nourriture à nos âmes :

mais le recevoir de la main d'un saint missionnaire de la Compagnie de Jésus, le recevoir sur ces rives lointaines en un jour si beau, il y a là je ne sais quoi qui le rend plus présent et plus vivant. Puissent tous les vœux que nous formons pour vous toutes être exaucés !

Après le déjeuner, le Révérend Père Supérieur vient nous souhaiter un « *Merry christmas* » et donner un souvenir de première communion à notre chère Mathilde, un petit Jésus en cire à chacune de nous.

La veille nous avons envoyé aux Pères une parure de rosiers artificiels pour leur chapelle et un gâteau *marbré* pour leur diner. La bénédiction a lieu dans notre chapelle à 4 heures. Les Révérends Pères y viennent et, comme d'habitude, ils nous aident à chanter. *Adeste, Alma Redemptoris* et le *Tantum*.

1er janvier 1895. — Bonne et heureuse année ! pour vous, bien chère Mère, pour nos bonnes Mères assistantes et pour chacune de nos chères Sœurs.

Selon la coutume de Kosoriffsky, le Révérend Père Supérieur prend son déjeuner au couvent. Avant de se mettre à table, il nous bénit ainsi que nos chers parents. Puis, bien aimablement, il nous demanda s'il était à San Francisco ?..... pourtant nous n'avions qu'un poulet sauvage et des beignets canadiens pour tout menu, mais, s'il n'y avait pas de luxe, il y avait du bon cœur, et le Père le comprit. Nous passons de joyeuses petites vacances en union avec toutes nos Sœurs du Canada. Nous prenons une heure et plus d'étude tous les jours. Nous sommes toutes dans l'indien jusqu'aux oreilles. Un mot du climat qui change tous les deux ou trois jours. Outre l'obscurité de nos longues nuits, ce sont des tempêtes, du froid et des dégels alternativement, c'est-à-dire deux jours d'hiver et deux jours de printemps. Ces variations atmosphériques produisent un phénomène d'optique qui se renouvelle souvent ici, dit-on : c'est le mirage qui consiste à offrir aux yeux comme un vaste lac dans lequel on voit l'apparence d'objets lointains comme suspendus dans le ciel ou réfléchis par la surface de l'eau. Hier,

par exemple, nous voyions, à l'horizon, des lacs, des montagnes, des affluents de rivière que nous n'avions jamais aperçus auparavant. Devant ce phénomène étrange, que les savants mêmes disent compliqué, je m'incline et j'admire.

20 janvier. — Ma Sœur Marie Benoit est tout dévouement pour son école, mais elle se plaint du peu d'assiduité de ses élèves. Cependant, elle ne désespère pas de leur montrer toute la grand'messe pour Pâques. Leurs voix se refont et leurs oreilles aussi. Aux premiers exercices, c'était horrible de les entendre. Selon eux, plus ils criaient, plus c'était beau. Après la classe vient le repas qui consiste en une tasse de thé, un morceau de pain et ce que nous appelons *colle* au Canada, en y ajoutant un peu de sirop. Ils mangent quatre au même plat avec une cuillère ou le bout des doigts pour aller plus vite. Un jour, un plat de colle fut renversé sur Thomas, un pauvre petit bossu. En un clin d'œil, il disparut sous les doigts et les langues qui le léchèrent, pas un poil du *parky* ou des bottes ne fut oublié. On laissa Thomas en paix quand tout fut net et luisant *comme devant*. « *Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable ;* » je pourrais vous citer des faits plus incroyables encore, mais je crains d'être incivile.

15 Février. — A la fin de janvier et au commencement de février, le froid a été si intense que nous avons peine à réchauffer la maison un peu. Aujourd'hui le temps est si beau que nous en profitons pour aller au village. Dès qu'on nous aperçoit, on donne le signal et tout le monde sort des huttes pour nous voir et nous dire « *Chamail* » (Bonjour). Nous avons quelques biscuits à la melasse. Nous les divisons afin de pouvoir en donner une bouchée à toutes les femmes et à leurs enfants. C'est une grande fête pour tout le village. Les principaux de la tribu nous invitent à retourner les voir.

28 février. — Le Révérend et bon Père Tosi arrive ce soir pour la visite de la mission. Notre joie est grande, vous le pensez bien. Oh ! en effet, quel bonheur pour nous de revoir ce dévoué Père que ses bontés nous ont rendu si cher ! Il nous apporte, avec bien d'autres consolations, de longues

lettres de nos chères Sœurs de Kosoriffsky et ce bon Père les complète en répondant à toutes nos questions. Il passe six jours avec nous et part ensuite pour un long et rude voyage sur le bord de la mer et dans l'intérieur des terres, afin de voir les indiens qui n'ont pas encore été visités par le prêtre.

2 mars. — Madame Peterson, la femme du capitaine de l'*Artic*, vient passer quelques semaines avec nous. Elle a avec elle deux charmants enfants, un petit garçon de quatre ans et une petite fille de deux ans. Nous sommes déjà à l'étroit, parce que nous ne chauffons qu'une partie de la maison ; mais nous donnerons à Madame Peterson la petite chambre de nos deux filles qui coucheront dans la salle de communauté pendant son séjour ici. Cette jeune dame est très gentille et a toujours été bonne pour les Sœurs. Elle les aime sincèrement ; aussi voulons-nous la bien recevoir. C'est le Révérend Père Tosi qui lui a conseillé de venir passer quelque temps avec nous.

30 Mars. — L'école du village a été plus assidûment fréquentée pendant ce mois. Le Rév. P. Tosi nous a dit qu'il valait la peine d'en faire le rapport au Gouvernement. Le Rév. P. Tréca revient de visiter une de ses missions et il nous amène notre première élève : une charmante petite malade de neuf ans, notre première pensionnaire.

Elle a nom Mary et a été baptisée par le Rév. P. Tréca lui-même, il y a cinq ans. Nous nous disputons le plaisir de la laver ; mais ma Sr Supérieure use de son pouvoir pour se procurer à elle-même ce plaisir. Elle est heureuse de trouver au cou de la petite Mary une médaille de la Ste Vierge.

6 Vendredi. — Madame Peterson nous quitte après mille assurances de son amitié reconnaissante. Elle a rencontré ici, dit-elle, l'accueil le plus cordial. Elle s'est trouvée dans une véritable famille d'amies. Pendant son séjour avec nous, son mari nous envoyé du daim toutes les semaines en quantité suffisante pour toute la communauté. Onze chiens conduisent la voiture couverte de Madame Peterson. Il y a

deux jours de marche d'ici à sa résidence, à Andrewskey.

10 *Mardi*. — Le R. P. Tréca fait subir un examen aux enfants de l'école, et chacun reçoit en proportion de son savoir. Ceux qui savent bien leurs prières, leurs hymnes et ce qui leur a été enseigné de catéchisme ont une chemise et un pantalon ; les filles, un *parky* et un fichu. Chacun reçoit quelque chose, ne serait-ce qu'un biscuit. Cette récompense, à laquelle ils ne s'attendaient pas du tout, leur sera un grand encouragement pour l'hiver prochain. Bientôt ils partiront tous avec leurs parents pour la chasse au phoque. Ils s'en vont à la mer, d'où ils ne reviendront qu'à la fin de l'automne, lorsque la glace sera prise.

14 *Piques*. — Pour la première fois nous avons la grand-messe. Le R. P. Supérieur avait invité les gens du village ; aussi il y a foule dans notre chapelle. Ce sont les enfants de ma Sr M. Benoit qui chantent la messe du 6e ton, de Dumont. Ils n'ont pas mal réussi, car ma Sr M. Benoit avait payé les plus criards pour les empêcher de chanter. Le R. P. Tréca fait une longue et bien belle instruction.

Après la messe, il leur fait présent de deux sacs de farine et de dix tasses de thé. Ils en font scrupuleusement le partage dehors à notre porte. Chacun a trois tasses de farine, ce qui est pour eux un régal magnifique, extraordinaire. Ils n'ont jamais de farine, pas même lorsqu'ils en demandent en échange de leur poisson ou autres comestibles.

17 *Mercredi* -- Heureuse surprise et grande réjouissance ! Le R. P. Tosi, notre Vicaire Apostolique, arrive de ses lointaines pérégrinations. Il aurait bien voulu revenir pour la fête de Pâques ; mais précisément ce jour-là, il se trouvait à Coutelik, dans la maison d'un *trader* (négociant), où tout le monde était ivre à son arrivée, même les femmes. Son voyage a été long, mais bien profitable : il a vu beaucoup d'indiens. Bon nombre de ces villages n'avaient jamais été visités par aucun prêtre russe ou ministre protestant ; les autres villages avoisinant Ikalaklik, où sont établis les Luthériens, reçoivent régulièrement leurs visites. Le R. P. Tosi nous parle d'une femme prêtresse, (Madame Kilburk, rési-

dente à Koskowin), qui alla l'hiver dernier de village en village, prêcher sa religion. En présence du zèle de ces hérétiques à propager l'erreur, nous sentons mieux l'importance qu'il y a pour nous de nous appliquer à l'étude de la langue indienne. Nous pourrions alors plus facilement instruire ces pauvres sauvages, ne fût-ce que dans nos visites auprès des malades.

« Oh ! que je serais demeuré volontiers avec ces chers sauvages, si j'avais été libre, nous dit le R. P. Tosi ; mais j'espère leur envoyer un Père l'année prochaine ; ils paraissent si bons, si bien disposés ! »

18 *Judi*. — Deux élèves nous arrivent de Coutelik. Nous attendions l'une d'elles, Sophia, depuis quelque temps. Nous l'avons eue trois ans à Kosoriffsky. L'été dernier, son père la retira de l'école pour l'amener ici, parce que c'est plus près de son village. L'autre est sa parente, une grande fille de vingt ans, qui désire beaucoup apprendre l'anglais et qui a supplié le R. P. Tosi de la laisser venir à Akulurak. Elle a fort bonne mine. Son père est russe et sa mère métisse. C'est une famille de *traders* de sorte qu'il est bon pour nous d'avoir cette fille de *qualité*. Les indiens seront plus portés à laisser venir à nous leurs enfants.

20 *Vendredi*. — Le R. P. Tosi s'en retourne à Kosoriffsky, avec le R. P. Barnum, qui va prononcer ses vœux perpétuels et mettre la dernière main aux prières en *malamut*. Ils se font porteurs de nos lettres à nos chères Sœurs de la Mission de Ste-Croix à Kosoriffsky.

Il nous arrive une élève pensionnaire. Elle est d'Akulurak ; elle a fréquenté l'école tout l'hiver, et son grand désir est de rester avec nous, permission qu'elle a obtenue assez difficilement de ses parents. Elle a été baptisée, il y a quelques années, par le R. P. Tréca. Elle porte un nom qui nous en rappelle un bien cher, puisque c'est celui d'Anastasia. Elle a une dizaine d'années et a beaucoup de talents. J'y songe, parmi nos sept pensionnaires nous avons les noms de nos deux Mères (Mary Angela & Mary Anastasia).

12 *mai, samedi*. — Ce matin nous faisons une belle pro-

menade sur la glace. Il fait très doux et très beau ; aussi les enfants jouissent beaucoup avec nous de ce beau soleil qui nous dit que le temps s'envole et que le printemps vient. A tout moment, nous voyons des oies sauvages (outardes), et chaque fois, ce sont des cris de joie à n'en plus finir. En revenant, nous voyons le Frère Thowicg avec trois belles outardes sur les épaules ; un quart d'heure après, nous en avons une dans notre cuisine et, au diner, nous l'appelions un plat rare, excellent, délicieux.

15 *mardi*. — Ma Sr Supérieure, ma Sr M. Pauline et ma Sr M. Benoit commencent leur retraite annuelle. Quant à moi, je dois remettre ce bonheur à plus tard, pour m'occuper maintenant de la cuisine et de nos enfants. Je ferai l'office de Marthe, laissant aux trois Maries toute liberté de prier et de méditer tranquilles aux pieds de Notre-Seigneur.

23 *mercredi*. — La retraite est terminée, et nos chères Sœurs y ont trouvé la paix et le bonheur. C'est le R. P. Tréca qui la leur a prêchée, en vrai jésuite, comme on dit.

Pendant que j'étais cuisinière, le Frère John allait à la chasse tous les jours et revenait avec un abondant gibier. Il nous apporta d'une seule chasse onze outardes, et jamais moins de six. Voilà qui complique les occupations d'une cuisinière. Aussi les enfants se sont mises avec entrain à plumer, à préparer les outardes pour le menu de tous les jours. L'ordinaire fini, il y avait une heure de repos et de promenade dehors. Pélagie, la grande fille russe dont j'ai parlé déjà, causait avec moi, pendant que les six plus jeunes s'amusaient ensemble.

Permettez-moi, ma bonne Mère et mes chères Sœurs, de la recommander à vos prières. Elle est fortement attachée à la religion des Russes et sa sœur est mariée avec un prêtre russe, ce qui rendra plus difficile encore sa conversion.

Quel succès cependant si nous l'obtenions et quel avantage pour notre sainte Religion ! La vue des Sœurs en retraite l'impressionne.

Elle trouve que nous prions beaucoup, même en temps ordinaire. Elle doit aussi s'apercevoir que notre manière de

parler et de vivre contraste avec le genre de vie de ses parents, puisque c'est précisément là, à Coutelik, que le R. P. Tosi a trouvé tout le monde ivre, hommes et femmes, lorsqu'il venait à peine d'y passer. Elle'est édifiée de nous voir observer notre règlement, mais la retraite, elle ne sait qu'en penser. Elle peut admettre que les Sœurs prient plus que d'habitude pendant huit jours ; mais passer une semaine dans le silence et le recueillement, elle prétend que c'est folie. L'autre jour, persuadée que j'avais plus d'intelligence que les autres, elle me demanda : « Allez-vous faire une retraite semblable, vous aussi ? » Ma réponse affirmative et l'enthousiasme qui la suivit lui prouvèrent que je n'étais pas mieux éclairée que les autres. Je le répète, si nous obtenions la conversion de cette schismatique, si fort attachée à sa religion, mais du reste, si bien douée, quelle puissante influence n'aurait-elle pas sur les malamuts ! Son père est, pour ainsi dire, le roi de cette contrée.

Avec le caractère énergique que nous lui connaissons, cette jeune fille ne se convertirait pas seule, elle entraînerait d'autres âmes. La prière et la grâce peuvent opérer des prodiges. Nous allons attendre celui-ci de vos prières unies aux nôtres.

23 mai. — Fête de l'Ascension. Mes trois chères retraitantes reviennent sur cette terre, mais leurs cœurs, j'en suis sûre, ont suivi Notre-Seigneur dans sa glorieuse ascension au ciel. Quant à moi, je vais suivre le conseil donné aux Apôtres, de se renfermer dans le Cénacle pour y attendre dans la prière et le recueillement le Saint-Esprit qu'il vient de leur promettre. J'entrerai en retraite, mais je n'y serai pas seule puisque la Sainte Vierge et les Apôtres y seront avec moi. Le Révérend Père Supérieur me passera un livre des exercices de la retraite, et le Saint-Esprit, dit-il, sera mon prédicateur. Je veux être bien attentive aux divines opérations de la grâce en moi. Il ne s'agit plus de vivre dans les basses vallées de la vie intérieure, quand on a été appelé à fixer son habitation dans une région aussi élevée que la nôtre : je veux dire notre position sur le globe. Puisse ma retraite être le point de départ d'une perfection toujours croissante !

2 juin — Pentecôte Nos sept enfants chantent pour la première fois à la sainte Messe. Elles chantent le *Veni Creator* et une hymne pour la communion, le tout très bien exécuté. La décoration de la chapelle est toute en roses rouges ; n'est-ce pas qu'elle est en harmonie avec la fête du St-Esprit qui est un esprit tout d'amour ?

Selon l'usage, je dois clore ce journal au mois de juin. C'est une belle saison pour vous arriver, bonne Mère et chères Sœurs, saison pleine de promesses et d'espérances. Ici la neige est toute disparue, la rivière est libre d'aujourd'hui et la terre est encore bien gelée ; à peine si on peut la bêcher ; mais dans quelques jours nous commencerons notre jardin potager, et qui sait si, l'an prochain, nous n'aurons pas à vous parler de notre belle récolte ?

A la grâce de Dieu et de son Sacré-Cœur !

Toujours est-il que nous avons eu un bel hiver : tous les jours ou à peu près, nous avons pu aller faire une promenade sur la rivière, où la glace est restée polie et vive tout le temps depuis le 22 octobre jusqu'au 25 mai. Depuis que la neige est disparue, nous prenons nos promenades sur le bord des lacs. Nous mettons nos bottes de caoutchouc et les enfants leurs souliers de peau de poisson ; ainsi pourvues, nous ne craignons pas l'humidité. Le paysage est vraiment joli à cette époque de l'année, où il y a grand nombre d'oies, de canards, de cygnes, d'oiseaux de différents genres qui se promènent sur ces lacs en gazouillant. S'il y avait des arbres, ce serait enchanteur. Dans ces courses, les enfants trouvent quelquefois des œufs d'oies, de cygnes (ces derniers ont deux fois la grosseur des œufs d'oies). C'est profitable, dites-vous. C'est vrai, mais nous mangeons de préférence les œufs de canards et de grues, qui sont plus petits. Les enfants sont très friands de cette nourriture, et les œufs d'oies et de cygnes ne les effraient pas ; ils les attaquent dans toutes les conditions, ce qui n'est pas peu dire ; ils faut fermer les yeux, car il y aurait de quoi nous donner un dédain invincible pour les œufs. Nous avons huit ou neuf douzaines d'œufs pour l'hiver : c'est toute la provision que nous avons pu réserver, et encore pourrons-

nous la conserver ? Nous n'avons pas de chaux. Espérons que la bonne Providence et notre bon St Joseph suppléeront à ce qui manque à la recette. En tout cas, ne nous plaignez pas et n'entretenez pas d'inquiétudes à notre sujet. Nous ne mourrons jamais de faim. Si vous eussiez donc vu les provisions que nous avons à notre arrivée : beaucoup de farine, huit sacs de fèves, sept barils de pois, six barils de sirop, deux barils de bœuf salé, du jambon, du lard fumé. Ajoutez à cela le gibier, oies, grues, canards, cygnes, cerfs, perdrix.

Mais je termine ici, le Rév. Père Supérieur vient de nous dire qu'un bateau arrive. Pensez-y donc, un Steamer sur notre rivière, à notre porte ! C'est le « Yukon » envoyé par Monsieur Wilson pour trainer les barges des Révérends Pères, jusqu'à St-Michel. N'est-ce pas de la bonté ? Nous en sommes toutes réjouies, et chacune de terminer ses lettres. C'est ce que je fais à la hâte. Il me tarde de vous arriver. Nous nous enfermons toutes sous ces feuilles et nous allons en leur compagnie assister à vos grandes joies des vacances. Si nous pouvons être rendues pour l'inauguration de notre chère chapelle de sainte Anne !..... Qu'il nous tarde d'avoir le récit de ces touchantes solennités !..... Et dire qu'il nous faudra languir toute une année encore !..... Mais Dieu soit loué ! — l'espérance nous reste. Avec elle, nous étendons nos bras pardessus la mer, les hautes montagnes, jusqu'à Lachine, pour vous embrasser bien tendrement et vous dire que jamais les glaces de l'Alaska ne pourront refroidir l'ardeur de notre affection pour vous toutes.

Je demeure bien sincèrement,

Ma Révérende Mère et mes bien-aimées Sœurs,

Votre sincèrement affectueuse en N.-S.

SŒUR MARIE-PRUDENCE.

Les deux lettres qui suivent ont été écrites par les élèves sauvages des Sœurs de Ste-Anne à Kosoriffsky pour remercier la Sœur Supérieure et les élèves de St-Cuthbert des vêtements etc., qu'elles leur avaient envoyés. Ces lettres sont traduites de l'anglais.

Mission Ste-Croix, Kosoriffsky, Mai 1894.

Aux élèves du couvent de Ste-Anne, St-Cuthbert, P. Q.

Bien chères amies,

Vous êtes les si bonnes enfants de qui nous reçûmes tant de belles choses chaque année, et que nous remercions aujourd'hui de tout notre cœur. Nous voulions vous écrire aussitôt après la réception de vos jolis robes, tabliers, bas, capelines, gilets, mouchoirs etc., etc., mais le bateau était parti, de sorte qu'il nous a fallu attendre toute une longue année pour le faire. Nous avons bien souvent parlé de vous, et les larmes nous venaient aux yeux lorsque nous apprenions que vous aviez sacrifié beaucoup de vos récréations pour nous préparer ces présents. Nous ne pouvons pas, hélas ! faire grand'chose pour vous en retour ! Nous avons prié et nous prions souvent pour vous.

Tous les mercredis nous le faisons d'une manière spéciale pour vous, pour vos chers parents, pour votre Sœur Supérieure, pour vos bonnes maîtresses et pour le digne prêtre qui vous encourage à être si charitables.

Nous sommes très heureuses avec les Sœurs. Elles sont si bonnes et si dévouées pour nous. Non seulement elles nous enseignent à aimer Dieu, à lire, à écrire, à épeler, elles nous montrent encore à coudre, à tricoter, à raccommoder, à poser des pièces, à faire la cuisine, afin que lorsque nous retournerons dans nos familles nous puissions instruire nos pauvres parents.

Les garçons font la classe toute la journée, mais nous, nous n'avons la classe que l'avant-midi Dans l'après-midi

nous raccommodons les habits des garçons et les nôtres. Pendant la récréation du soir, nous nous amusons agréablement à jouer et à chanter. Dans l'été, les Sœurs nous conduisent au bois, nous cueillons des *berries*, nous faisons des crêpes, nous avons le cœur en grande fête.

Plusieurs des grandes filles devront laisser l'école cette année et, elles et nous, nous avons, à cause de ce départ, beaucoup de chagrin parceque nous aimons tant les Sœurs Priez pour nous et s'il vous plaît continuez à nous donner de vos nouvelles. Vous êtes bien loin, dit-on, mais nous vous aimons et vous ne serez jamais oubliées.

Vos petites amies de Kosoriffsky, Alaska.

Par JUSTINA, (20 ans).

A la Révérende Sœur Supérieure du couvent de St-Cuthbert.

Chère et bonne Sœur,

Nous attendions avec impatience le moment de vous offrir nos plus sincères remerciements pour les nombreuses et utiles choses que vous nous avez envoyées. Vous nous avez rendus si heureux que je ne puis vous exprimer ce que nous avons ressenti.

Voici comment nous fûmes agréablement surpris. Quelques jours après l'arrivée des valises, les Sœurs nous envoyèrent faire une longue promenade. A notre retour, nous trouvâmes notre classe couverte de beaux présents : robes, tabliers, manteaux, chemises, bas etc., et tant d'autres choses que nous ne pouvions nommer.

Nous voulions tout de suite avoir chacune ce que nous aimions, mais ma Sœur Supérieure nous dit qu'il faudrait travailler beaucoup et que ceux et celles qui seraient les meilleurs auraient le premier choix.

Ce fut à Noël que la distribution solennelle fut faite. Tout le monde était content de sa part. Pour moi, je reçus une

robe que je porte chaque fois que j'ai le bonheur de communier.

Nous prions toutes pour vous ainsi que pour vos bonnes élèves qui ont tant travaillé pour nous. Nous n'oublions pas non plus le bon Pasteur qui a prêché la charité pour nous.

Plusieurs de nos grandes campagnes sont obligées de laisser le couvent pour aller aider leurs parents, le prochain bateau les emmènera. Nous avons voulu vous écrire avant de nous séparer pour vous remercier vous et toutes vos bonnes Sœurs. Priez pour nous et demandez à votre Pasteur et à vos chères élèves de le faire aussi pour nous afin qu'à notre tour nous rendions les autres heureux.

Nous nous accordons toutes pour dire que nous avons toutes passé une bonne année et qu'il nous en coûte beaucoup de dire adieu à nos bonnes Sœurs qui ont été des mères pour nous.

Vos reconnaissantes petites amies d'Alaska.

Par JULIA, (19 ans.)

MISSIONS D'ASIE

DIOCÈSE DE LAHORE

(*Annales de la Propagation de la Foi de Lyon*).

LETTRE DE Mgr GODEFROY PELOKMANS

CAPUCIN, ÉVÊQUE DE LAHORE

Une cérémonie d'une importance capitale pour l'avenir de la Mission a eu lieu dernièrement à Dalhousie. Le jour de l'Assomption, j'eus la consolation de bénir la première chapelle catholique bâtie sur les hauts sommets de cette portion des Himalayas confiée, le 25 novembre 1888, à notre province belge. Cet événement marquera dans les annales de notre mission, car encore que cette chapelle n'ait, à l'heure présente, d'autre usage que de pourvoir aux besoins religieux des Européens catholiques résidant dans cette station, durant les chauds mois de l'année, elle sera toutefois comme le centre d'un mouvement d'action. C'est un beau résultat après cinq ans de lutttes et de vicissitudes diverses.

À cette occasion, laissez-moi vous donner quelques détails, au courant de la plume, sur ce coin pittoresque du diocèse, vous narrant les principaux événements qui depuis cinq ans y ont marqué notre séjour.

Dalhousie. — Établissements militaires.

La chapelle de l'aumônerie.

Sur une des chaînes secondaires des Himalayas, voisine des pics neigeux, s'élèvent trois sommets distincts. *Bakhroto*,

le plus considérable, est à une hauteur de 2512 mètres ; *Terah* occupe le centre, mesurant 2241 mètres ; et *Potreyn*, sur laquelle sont construites notre chapelle et la résidence des Pères, clôt les limites de cette magnifique station, une des plus saines des Himalayas.

Les Anglais ont fait de ce lieu encore sauvage, il y a une cinquantaine d'années, un séjour vraiment enchanteur. Rien ne saurait rendre le splendide coup d'œil qu'offre Dalhousie quand, au matin d'un jour d'octobre ou de novembre, vous contemplez ces trois cimes se détachant sur le clair azur d'un ciel sans nuages, avec leurs flancs boisés du sein desquels émergent les gaies et gracienses habitations des Européens. Le gouvernement anglais, au prix de dépenses énormes, y entretient tout un établissement militaire, où, durant les chaleurs de l'été, sont envoyés ses soldats malades ou débiles.

Toutefois, la rigueur des hivers est parfois une rude épreuve pour ceux qui, par devoir ou par nécessité, doivent y séjourner. En 1892 nous fûmes littéralement bloqués dans notre demeure. Impossible de se procurer viande, pommes de terre et autres comestibles. Il fallut se contenter de riz et de farine, exactement comme les indigènes. A certains endroits les neiges accumulées atteignaient 30 à 35 pieds de hauteur.

* * *

Les bâtiments de l'hôpital, du dépôt et des autres offices relatifs à l'administration de la garnison qui y est campée en été, ou y séjourne en hiver, s'échelonnent le long des pentes qui couronnent les hauteurs de Dalhousie. C'est ici, dans l'enceinte du cantonnement militaire, qu'est située la maison du chapelain attaché au service des troupes. En 1873, le prêtre catholique se bâtit à ses propres frais, sur une petite éminence faisant face à l'hôpital, une modeste demeure, espérant qu'un jour ses moyens pécuniaires et l'aide généreuse du Gouvernement lui permettraient de construire une chapelle pour y abriter Notre-Seigneur. Hélas ! jusqu'ici ses désirs n'ont pu trouver leur réalisation, et l'étroite demeure du prêtre sert à la fois d'église.

Le noviciat. — Secours providentiel. — Une conversion.

La chapelle.

Lorsqu'en 1889, la province belge envoya au Punjab une caravane de jeunes missionnaires, Mgr Mouard crut bon de les placer dans la station la plus saine et la moins chaude de la Mission. Là, avec plus de liberté et de facilité, ils pourraient continuer leurs études théologiques, s'initier graduellement à la connaissance de l'anglais et s'acclimater à cette seconde patrie. La maison de Balun leur fut assignée. Se serrant un peu, tirant profit des coins et des angles de l'étroite résidence, nos jeunes missionnaires, le cœur léger et content, s'estimaient heureux de goûter quelque peu les douceurs de la pauvreté. Bientôt le Seigneur nous ménagea, en ces commencements difficiles, un secours providentiel. Un catholique vint nous offrir généreusement ses services. Avec un empressement dévoué, M. Berrill s'improvisa notre professeur d'anglais. Ses leçons de lecture, d'orthographe et de grammaire, sa conversation agréable et son commerce facile nous aplanirent les aspérités de la langue et bientôt je devins entre ses mains le faible instrument dont Dieu usa pour opérer la conversion d'une apostate.

* * *

Au centre de Dalhousie, une dame, déjà âgée, avait ouvert avec le concours de sa fille, une jeune personne de dix-huit ans, une école pour les enfants des Européens résidant dans la station. Patronné par le ministre protestant, son enseignement ne pouvait attirer que les sympathies des familles nées dans cette religion dissidente. Jamais l'idée ne me vint de visiter cette école. Un jour, j'appris que cette vieille dame était tombée dangereusement malade, et un ami vint me dire confidentiellement que jadis elle avait été catholique. Je n'hésitai pas, bien que parlant très imparfaitement l'anglais, à risquer une visite à tout hasard. La jeune fille me reçut froidement. A ma demande de pouvoir être introduit auprès de sa mère malade, elle répondit d'un ton sec :

« — Monsieur, ma mère ne peut vous recevoir ; elle dort. »
Je m'excusai de la meilleure grâce possible, insistant pour pouvoir revenir le lendemain.

« — Volontiers, Monsieur, reprit-elle, mais ma mère n'est pas catholique. »

« — Qu'à cela ne tienne, ce n'est pas en ma qualité de prêtre que je désire voir votre chère malade, mais bien comme ami. »

* * *

Le jour suivant, je me présentai de nouveau. Cette fois, la jeune fille, un peu embarrassée, n'osa pas refuser de me présenter. Admis auprès de la malade, je vis d'un coup d'œil que sa fin approchait. Nous parlâmes de choses indifférentes, mais la prudence me dicta de remettre à un autre jour toute conversation sur la religion.

Le lendemain toutefois, j'apprends que le mal empirait ; je me décidai donc à essayer une dernière tentative. Admis en sa présence, je lui demandai sans détour :

« — Madame, n'avez-vous pas été baptisée dans l'Eglise catholique ?

« Oui, mon Père, oui... mais voilà vingt-sept ans que j'ai renié la religion de ma mère. »

Puis, tirant avec effort de dessous ses vêtements une petite croix d'argent, elle murmura :

« — C'est le plus lointain souvenir de son amour. Je n'ai jamais cessé de le porter sur moi, et en vous le montrant, mon Père, je vous avoue qu'au fond du cœur je suis restée catholique.

« — Ne voudriez-vous pas mourir dans la religion de votre enfance ?

« — Oh, oui, mon Père, et c'est.... »

Mais, à ce moment, sa fille, qui, à la porte, n'avait pas perdu un seul mot de notre conversation, se précipite dans la chambre, se jette en sanglotant sur le lit de sa mère, l'embrasse avec effusion et s'écrie :

« — Non, maman, vous n'êtes pas catholique, vous êtes protestante et vous n'avez pas besoin de prêtres romains. »

Puis se retournant vers moi :

« — Monsieur, dit-elle, veuillez vous retirer ; ma mère et moi, appartenons à l'Eglise d'Angleterre et votre ministère est inutile dans cette maison. »

J'insistai doucement pour qu'elle me laissât seul, quelques instants au moins, avec sa mère ; mais comme mes prières restaient vaines, je saisis énergiquement l'enfant par le bras et la conduisis vers la porte que je fermai aussitôt sur elle.

Entendre la confession de la moribonde, la réconcilier avec la religion de son baptême, ce fut l'affaire de quelques instants. Elle mourut bientôt après, pressant entre ses doigts l'unique objet qui lui avait rappelé, dans sa vie égarée, la religion de ses pères.

Acquisition de la maison et construction de la chapelle.

Cependant l'exiguïté du local où nos chers étudiants travaillaient avec ardeur, aussi bien que l'éloignement très considérable du centre de la station civile de Dalhousie, préoccupaient les Supérieurs, et ils épiaient l'occasion de louer ou d'acheter une maison plus centrale. D'ailleurs le chapelain militaire avait seul la liberté de résider dans les limites du terrain assigné aux casernes, et, d'un jour à l'autre, le Gouvernement pouvait nous susciter de graves difficultés. D'autre part, il était urgent pour le bien des catholiques de leur offrir plus de facilité et d'être plus largement à leur disposition. Le jour vint où l'une des maisons les plus centrales fut mise en vente, et au mois de décembre 1890, grâce aux aumônes de nos amis de la Belgique, nous étions à même de l'acheter.

J'assignai bientôt le terrain où allait s'élever la future chapelle, et la pioche fit sauter aussitôt les premières pierres de l'édifice ; travail ardu, traversé de toute façon et par l'opposition sourde des francs-maçons de la municipalité, et par la mauvaise foi des entrepreneurs, et par les surprises réservées nécessairement à quiconque veut asseoir un tel bâtiment sur le flanc d'une montagne. M. Berrill, avec l'intelligente coopération de M. Cameron, un protestant, ingénieur dans le service civil, prit la direction des travaux

qu'après cinq ans le T. R. P. Edouard, supérieur régulier, vient de mener à bonne fin. De l'avis de tous, cette chapelle, construite en gothique d'un très bon goût, est vraiment le joyau de la Mission. Entre temps nous convertîmes l'une des plus larges chambres de la maison en chapelle provisoire. Là, priant et observant les pratiques de la vie régulière, nous attendions en silence l'heure de Dieu. Parmi nos premières conversions, il en est une qui, à cause des circonstances tragiques qui l'ont suivie, mérite une mention toute spéciale.

Les martyrs de Dalhousie.

En 1890, des protestants d'Halifax (Canada) vinrent s'établir à Dalhousie. Marsden était le nom de cette famille. La femme, d'une intelligence supérieure, avait été élevée chez des religieuses, et, grâce à l'influence de ce milieu catholique, son âme droite inclinait fortement vers notre sainte religion. Les parents, soupçonnant ces tendances, l'arrachèrent brusquement au pensionnat et, contre son goût, la marièrent à un jeune protestant. La crainte d'offenser son père et sa mère eut raison de sa résistance. Dieu bénit cette union, et, à leur arrivée aux Indes, six enfants honoraient déjà leur foyer. Pour les soustraire à l'influence pernicieuse de son mari, Mme Marsden travailla habilement à les placer dans des écoles catholiques. Le collège des RR. PP. Jésuites à Darjeeling reçut les garçons, et les filles furent confiées aux mains des religieuses dans la même station. M. Marsden ayant obtenu la direction de la brasserie de Dalhousie, situé en un endroit appelé « Pauch Pool, » vint s'y fixer avec sa femme.

Une circonstance des plus insignifiantes fut l'occasion de nos premiers rapports avec cette famille. Dans une excursion sur les flancs boisés du mont Bahkrota, les RR. PP. Désiré et Léon s'égarèrent un jour sur un sentier qui les mena directement aux bâtiments de la brasserie.

Un serviteur de la maison vint leur demander ce qu'ils désiraient. Entre temps, de l'intérieur de la maison, Mme Marsden avait tout vu et l'arrivée inattendue des Pères.

leur hésitation, leur colloque avec le serviteur et finalement leur volte-face vers le haut de la montagne. Le lendemain, une lettre d'excuse m'était adressée incriminant le domestique qui n'avait peut-être pas compris ces révérends Messieurs, et ajoutant que madame Marsden, bien que protestante, aurait reçu les Pères avec plaisir.

« Il faut que nous allions voir cette dame, dis-je aussitôt, » et après les solennités de Noël, accompagné des deux Pères, je descendis vers le ravin où s'étalent pittoresquement les dépendances de la grande brasserie. Nous fûmes accueillis presque cordialement, grâce à l'absence du mari, homme irréligieux et rempli de haine contre la foi catholique. On parla naturellement de religion, et elle s'expliqua elle-même sur le mystère de la Sainte Eucharistie, et sur la dévotion envers la Mère de Dieu, avec une si forte teinte d'orthodoxie que je ne pus m'empêcher de dire :

« — Mais, Madame, vous êtes catholique.

« — Non, mon Père, je ne suis pas catholique, mais j'ai mes enfants placés dans des établissements dirigés par des prêtres et des religieuses. Je serais heureuse de les voir devenir catholiques, mais mon mari n'y consentira jamais. »

Puis elle nous montra quelques lettres que lui avait écrites sa fille aînée. Je remarquai qu'en dessous de son nom Mabel, elle signait les initiales E. d. M. (Enfant de Marie). J'en pris occasion pour assurer aussitôt à la mère que son désir était déjà un fait accompli et que sa fille aînée était devenue par une consécration spéciale l'enfant de la Mère de Dieu.

Partagés entre la joie, la crainte et la surprise, nous la quittâmes, mais je me promettais bien d'avoir un œil ouvert sur ce que nous entrevoyions déjà comme une conquête au catholicisme. Que dis-je conquête ? La tâche fut, en effet, trop aisée. Après trois mois de préparation, elle demanda le saint Baptême.

Comme la chose ne pouvait être ébruitée, la cérémonie eut un caractère tout privé. Le 1er octobre 1891, après avoir reçu son abjuration et lui avoir conféré le baptême conditionnel, je célébrai la Sainte Messe pendant laquelle elle

s'approcha pour la première fois de la Table sainte. S'il est un bonheur intime que ne saurait compenser tous les biens de ce monde, c'est celui qui déborde du cœur du prêtre, lorsqu'il peut mener à Jésus une âme conquise à sa vérité et à son amour ; et cette joie, je l'ai savourée amplement ce jour-là. Mais que dire de la pieuse convertie ? Son cœur se sentait à l'étroit sous cette loi du secret que je lui avais imposée par prudence. A peine fut-elle hors de la chapelle, que, rencontrant quatre de ses amies parmi lesquelles une protestante (que plus tard j'eus le bonheur de recevoir également dans le giron de l'Église), elle se jette dans leurs bras, s'écriant les larmes aux yeux :

« — Je suis catholique, je suis catholique ! Je viens d'être baptisée catholique et de faire ma première communion. »

Hélas ! cet épanchement spontané allait lui coûter bien cher.

Toute la congrégation fut bientôt au courant de cette conversion extraordinaire et s'en réjouit grandement. D'ailleurs, le retour à la maison paternelle de son fils aîné Robert, âgé de vingt ans, et de sa fille Mabel, âgée de dix-huit ans, ne fit que fortifier sa ferveur. Ils s'approchaient tous trois plusieurs fois le mois des Sacrements, assistaient à la Sainte Messe pendant la semaine, aussi souvent qu'ils pouvaient échapper à la surveillance du père.

* * *

Néanmoins M. Marsden soupçonna la conversion de sa femme et de ses enfants à la religion des « papistes, » comme il avait coutume de nous qualifier. Ce fut alors de leur part un assaut de douceur, de prévenance, de sacrifices et de concessions qui finirent par le calmer temporairement. Par mesure de prudence, je les avais dispensés de faire maigre le vendredi et même d'assister à la messe le dimanche. Et cependant, rarement ils usaient de cette indulgence.

Un trait vous montrera la trempe de piété du jeune homme. Se levant de grand matin, il sautait par la fenêtre de sa chambre, escaladait en toute hâte la montagne, assistait à la Messe et rentrait chez lui, sans que son père eût pu

souçonner sa pieuse escapade. Un jour, nous le trouvâmes assis sur les marches extérieures de la chapelle, égrenant son chapelet et attendant que les portes fussent ouvertes.

Tout allait donc à merveille, et l'on nourrissait déjà l'espoir que le père finirait bien par devenir catholique. Ce qui entretenait les espérances, c'est qu'il ne trouva rien à redire à sa femme, quand elle eut appendu au mur, dans un endroit très en vue de sa chambre à coucher, un crucifix que je lui donnai le jour de son baptême ; de plus, il se joignait parfois à leurs prières du soir. Hélas ! leur déception fut bien amère, quand soudain, par un revirement inattendu, ils virent la désunion s'asseoir au foyer domestique. Que s'était-il donc passé ? Ils ne furent pas longtemps sans en pénétrer la cause. M. Marsden appartenait à la loge maçonnique de Dalhousie. Or, les Frères avaient eu vent de la conversion de Mme Marsden et de ses enfants, et, dans leur dépit, ils méditèrent une vengeance. Un jour, un zélé lui répéta à différentes reprises :

« Ecoute, Marsden, si ta femme était la mienne, je lui logerais à l'instant une balle dans la tête. »

C'en était fait, plusieurs fois, depuis ce jour, il avait menacé sa femme et ses enfants de les tuer. Au mois de septembre, c'est-à-dire un mois environ avant l'horrible crime, à l'occasion de ma première visite épiscopale à Dalhousie, Mme Marsden, son fils et sa fille venaient me voir. A ma question, comment allait M. Marsden, elle me répondit :

« — Je suis sûre, Monseigneur, qu'un jour ou l'autre il nous tuera tous. »

« — C'est pour cela, maman, interrompit la fille, que plusieurs fois déjà je vous ai conseillé de quitter tous la maison. »

« — Non, ma chère, reprit la pieuse mère, mieux vaut souffrir en silence, Dieu prendra soin de nous. »

* * *

L'on était au 10 octobre 1893, vers le soir. Toute la famille était réunie. Une querelle à propos d'une bagatelle s'éleva entre le père et sa fille Mabel. Mme Marsden voulut

intervenir, mais il entra dans un accès de fureur ; et saisissant un encrier, il le lança à la tête de sa femme. Robert, en voyant le danger de sa mère, s'interposa pour la défendre.

Cette intervention le pousse à bout et se tournant vers Robert, il se jette sur lui, l'entraîne hors de la maison et le précipite dans un petit ravin proche de là. Il y roula sans d'autre blessure toutefois que quelques contusions. Ils rentrèrent ensemble dans l'intérieur.

* * *

Gardant tous le silence, ils essayèrent de comprimer dans leur cœur la peine dont ils étaient abreuvés. M. Marsden, bouillonnant de colère, monte dans sa chambre, et la mère se retire de son côté dans ses appartements. Afin de chasser ces nuages de tristesse, les deux jeunes gens essayèrent de faire un peu de musique. Mabel se mit au piano ayant à ses côtés son frère ; mais les notes joyeuses s'accommodaient mal avec les sombres pressentiments qui les gagnaient. Tout à coup, leur père descend l'escalier, entre dans la salle à manger et va droit à la chambre où la pauvre mère pleurait. Aucun soupçon ne leur vint à l'esprit, quand soudain deux détonations les jetèrent dans un effroi indescriptible. Le malheureux venait de tirer deux balles dans la tête de sa femme. Elle s'affaissa et ne se releva plus.

Prompt comme l'éclair, Robert se précipite au secours de sa mère, mais deux autres balles l'étendent raide mort. Pauvre jeune homme ! la veille il avait célébré pieusement le vingtième anniversaire de sa naissance..... Il était prêt, Seigneur ! et vous l'avez cueilli du milieu de ce monde pervers, *ne malitia mutaret intellectum eius.*

La jeune fille, frappée de stupeur, se tenait bouche bée, les mains crispées, devant cette porte fatale qui lui révélait l'horrible carnage. Elle poussa un cri... D'une balle son père venait de lui percer les joues. Vomissant le sang, la pauvre enfant se précipite hors de la maison, essayant dans l'obscurité de la nuit de gagner le haut de la montagne pour obtenir du secours. Mais ses forces la trahissent et elle tombe épuisée sur le sentier.

Furieux de n'avoir pas abattu sa troisième victime, le père la poursuit avec rage ; un serviteur veut essayer d'intercéder pour qu'il ne tue pas la « jeune demoiselle, » mais lui, fixant une seconde fois le revolver sur sa fille, lui loge une balle dans la tête en disant :

« Maintenant pour sûr, tu seras bien morte. »

* * *

Sa vengeance assouvie, le criminel rentre chez lui. Le croirait-on ? Avec un sang-froid et un calme épouvantables, il lance un télégramme au propriétaire de la brasserie, le pressant d'envoyer immédiatement un autre agent pour le remplacer ; il écrit plusieurs lettres, parmi lesquelles une au premier commissaire civil, lui relatant ce qui s'était passé et se livrant à sa discrétion. Cela fait, il donne les messages à son cocher pour les porter au bureau de poste, et tranquille, imperturbable, s'en va reprendre son travail.

Dans sa course vers Dalhousie, le domestique passa par l'endroit où Mabel gisait mourante. Sans perdre un instant, il court en avertir le capitaine Donlea et sa famille, tous Irlandais d'origine et bons catholiques. Des serviteurs sont envoyés vers le lieu du sinistre, et la jeune fille, ne donnant plus signe de vie, est rapportée chez Mme Donlea. On s'empresse autour d'elle, on appelle un prêtre en toute hâte et le Dr Keatley, beau-fils des Donlea, lui prodigue les premiers soins.

Le médecin constata que la balle qui avait frappé la tempe et aurait dû causer la mort instantanée avait glissé le long du crâne et finalement s'était logée dans la nuque. Les soins vraiment maternels de Mme Donlea rappelèrent doucement les forces de la malade qui put, deux mois après, descendre à Lahore pour donner son témoignage devant la Haute-Cour de justice. Ici je laisse la parole à un de mes missionnaires.

Le 6 décembre. M. Marsden dut comparaître devant la Cour d'Assises de Lahore. Naturellement, cette cause fit grande sensation dans tout l'empire de l'Inde.

Vers midi, les débats commencent, et Mabel, cette sainte

enfant, est appelée par le juge à donner son témoignage. Ainsi le veut la loi anglaise. Avec une simplicité, une modestie et une candeur qui touchent les assistants, Mabel raconte les péripéties de cet épouvantable drame. Avec une touchante piété filiale, elle exprime le désir que son père ne soit point puni.

A ce témoignage clair, impartial et véridique, le père, pour se défendre, oppose une série de mensonges où les contradictions sont manifestes :

« Il est innocent. Depuis 1878, il s'est fait franc-maçon et il hait la religion catholique. Malgré lui, sa femme et ses enfants ont embrassé cette religion. Malgré lui encore, sa femme avait placé ses enfants dans une école catholique. Depuis la conversion de sa famille, le foyer domestique était devenu pour lui un enfer. Sans doute, il avait tué son fils, mais dans cette triste lutte, ce fils ingrat était l'agresseur. Il avoue qu'il a ensuite tué sa femme et qu'il a voulu aussi tuer sa fille, mais il n'était pas alors conscient de ses actes... »

Assez de mensonges, n'est ce pas ? Et maintenant, s'il vous plaît, écoutez le verdict :

« M. Marsden a été déclaré à l'unanimité non coupable du meurtre de son fils, vu qu'il se trouvait en légitime défense ; coupable de meurtre sur Mme Marsden et de tentative de meurtre sur Mlle Marsden ; mais le jury déclara qu'il avait commis cet acte dans un transport de folie. »

L'Indian Daily News de Calcutta commente sévèrement ce verdict.

Le sang de ces victimes ne restera pas stérile, mais montera vers le trône des miséricordes inépuisables pour implorer la conversion du malheureux qui expie son forfait dans les prisons de Lahore. C'est notre vœu le plus ardent. Si Dieu a permis que la justice humaine s'égarât dans ses jugements, n'est-ce pas parce qu'il est Celui qui a dit : « Je ne veux point la mort du pécheur, mais qu'il se convertisse et qu'il vive. »

ATHABASKA-MACKENZIE

Une tournée dans les campements indiens.

LETTRE DU R. P. DUPRÉ, OBLAT DE MARIE-IMMACULÉE, MISSIONNAIRE DANS L'ATHABASKA-MACKENZIE, A MGR GROUARD, VICAIRE APOSTOLIQUE.

Je m'empresse de répondre aujourd'hui au désir que vous me manifestiez d'avoir une relation du voyage que je viens de faire. Il a été, pour moi, ma première campagne.

Le 7 février, je m'élançai à la suite de mon guide. Cinq jours durant, nous courons sans relâche à travers bois, rivières, lacs et marais, au pas gymnastique toujours. A la fin, les chiens tiraient la langue, moi je tirais la jambe. La nuit venue, au campement sous les sapins noirs, je m'éten-dais près du feu et passais incontinent de la prière du soir dans les bras du sommeil. Je dormais d'un sommeil de plomb.... ; mon guide me disait quelquefois :

« — C'est curieux ; le matin, tu te trouves encore dans la même position que tu as prise le soir. »

De bonne heure, ordinairement avant le jour, nous étions debout ; déjeûner à la pointe du couteau, et en avant tout l'équipage ! Bientôt la soif, une vraie soif de Tantale, nous consumait intérieurement ; pour un Breton, c'est désagréable : « Je ne connais rien de plus triste que la soif, » disait autrefois un cordonnier de ma connaissance qui n'a jamais été membre d'une Société de tempérance. Mais une pensée de foi rafraîchit le cœur et ranime la volonté. Napoléon piquait habilement la gloriole de ses vieux grenadiers en leur criant, au pied des pyramides : « De ces hauteurs, quarante siècles vous contemplent. » Courage, me disais-je, du haut du ciel, Dieu te regarde : c'est pour Lui que tu travailles. Il paie largement ; les âmes que tu vas trouver sont à ce prix ! La route semble moins dure, et le terme approche insensiblement.

De fait, un soir, nous arrivions sur les bords d'un grand lac, c'est le Wabaskaw ! Mon guide chercha à me montrer de l'autre côté une cabane à demi cachée dans le bois. Il fouetta ses chiens. La nuit arrivait quand nous l'atteignîmes. Etroite et basse, elle servit, quatre jours durant, de presbytère et de chapelle. L'exiguïté du local ne me désespéra point ; il suffisait amplement à contenir le peu de gens qui restaient.

La plupart des habitants étaient déjà partis et s'étaient enfoncés dans la forêt ; la pêche d'automne avait été peu abondante, la disette commençait à sévir. Dans nos pays, la faim, dit-on, fait sortir le loup du bois ; ici elle y fait entrer les Indiens ; c'est dans le bois qu'il trouve leur subsistance, quand le poisson vient à manquer. Les lièvres et les caribous sont encore heureusement fort nombreux. Pauvres gens, et pour eux et pour moi, je me trouvais tout peiné de ce contre-temps ; ils ne voient le prêtre qu'une fois par an. Plusieurs ne s'étaient éloignés, paraît-il, qu'avec regret ; ils avaient attendu longtemps ; mais, ne me voyant pas arriver, ils s'étaient décidés à partir en disant : « Notre Père ne viendra pas cette année ! »

Infortune sur infortune, un ministre m'avait devancé : mauvais précurseur ! Il avait pu voir presque tous les sauvages. Il leur avait débité ses mensonges, et avait déblatéré contre la Sainte Vierge, le chapelet, la confession, le purgatoire, etc.

« L'Évangile, disait-il aux Indiens, a été annoncé par tout le monde ; il ne reste plus que ce petit coin de terre que vous habitez qui n'ait pas encore reçu la bonne nouvelle ; entrez de suite dans la religion que je vous annonce : dans quatorze ans ce sera la fin du monde »

Il y a cinq ans que cette prophétie est tombée des lèvres du Révérend !... les signes avant-coureurs des derniers jours de notre planète n'ont pas encore paru !

Je laissai ma première résidence et transportai mes pénates à six milles plus loin. Là se trouvaient encore quelques familles qui n'avaient pas levé le camp. Je me trouvai en maison hospitalière ; Charles Houle, que vous avez connu

autrefois au lac la Biche, y est chef de poste pour la Compagnie de la Baie d'Hudson. Il me rendit tous les services en son pouvoir. Il mit à ma disposition quelques mètres de coton blanc et quantité de rubans pour orner l'autel le dimanche. Vrai, des aveugles même vinrent voir et admirer ; toutes les couleurs s'y trouvaient ; j'étais bien assuré que chacun serait content. Plusieurs adultes demandèrent le baptême ; après instruction suffisante, je le leur administrai. Je fis là treize baptêmes et cinq mariages. S'il est parfois difficile d'amener ces gens-là au baptême, il l'est souvent davantage de les faire se marier chrétiennement ; le lien conjugal les effraie. Il y a là des bigames qui se trouvent bien de leur sort ; leur parler de se faire chrétien et de se mettre en règle les fait sourire. La moitié du temps, la femme est la plus revêche.

Que vous dire encore de ces pauvres gens des bois ? Très-superstitieux, ils attachent souvent une grande importance au vol ou au cri d'un oiseau :

« — Le corbeau m'a trompé trois fois, me disait l'un d'eux tout désappointé, et le hibou quatre fois. »

La médecine ou plutôt la sorcellerie joue un grand rôle parmi eux. Kinikwanhuttam, le grand sorcier de l'endroit, venait de mourir ; voici quelques traits de son histoire. Kinikwanhuttam avait trois femmes. Hélas ! trop souvent il était brutal. J'en ai vu une à qui il avait coupé le nez dans un transport de sombre jalousie. On le redoutait tant qu'on le subissait sans se plaindre, ni secouer sa tyrannie. Il mystifiait un grand nombre de gens, en leur faisant entendre qu'il avait commerce avec les esprits et obtenait d'eux la révélation de tous les secrets. Ce forcené a retenu beaucoup de ses compatriotes dans l'infidélité. Un jour, voyant une croix plantée sur la tombe d'un vieillard, mort depuis peu après avoir reçu le baptême, il en fut indigné, l'arracha d'un tour de bras, et la jeta au loin avec dédain. Plus tard, quand il se vit près de mourir, Kinikwanhuttam regretta dit-on, ce sacrilège. La mort lui avait toujours fait peur ; surtout il ne voulait point aller dans le grand feu.

« — Voici saint Pierre, lui disait-on un jour en lui mon-

trant une image. Regarde-le bien ; c'est le portier de là haut... Tu vois, il a les clefs, il ne laisse entrer que ceux qu'il aime !... »

Kinikwanehuttam tombe de suite à genoux devant l'image de saint Pierre et essaie un signe de croix !

Hélas ! sur sa tombe le signe béni ne figure pas : un paquet de tabac, une clochette.... rien ne parle d'espérance.

Ce n'est que depuis cinq ans que ces gens ont pu voir le missionnaire. Aussi, vous pouvez vous imaginer combien leurs connaissances religieuses sont bornées.

« — Instruis mes enfants, me disait l'un d'eux, afin qu'ils ne vivent pas comme des animaux. »

Manger et se divertir est la grande préoccupation de la plupart. Les besoins du corps d'abord... De combien de demandes ils m'assiégeaient ! celui-ci manquait de couverture ; celui-là d'essuie-main ; cet autre de bas, de vivres, etc. Et je n'avais à leur donner que des paroles de compassion. Le missionnaire est toujours peu chargé : il pratique assez à la lettre le conseil de Notre-Seigneur : « N'ayez ni deux tuniques, ni deux chaussures. »

Oh ! si les bonnes âmes de nos pays savaient nos besoins ! si elles voyaient le bien à faire, que de secours elles nous feraient parvenir ! Ces pauvres gens des bois sont les plus pauvres des pauvres. Les objets de piété sont très estimés des sauvages. Chapelets, médailles, scapulaires, croix et images, ils épuisèrent vite ma petite provision :

« — Quand tu reviendras, apporte-s-en davantage, » me disaient-ils.

J'aurais voulu en avoir assez pour pouvoir remplacer par une croix ou une médaille la griffe d'ours qui pend au cou des enfants.

« — Mon fils était habituellement fou pendant son sommeil, me racontait un vieillard ; mais, depuis que tu lui as donné une image, il est tranquille. »

Le 12 mars, j'étais de retour à Saint-Bernard. S'il m'a été donné de glaner un peu quelques épis en route, je l'attribue à vos ferventes prières, et à celles des Sœurs qui ont aussi prié et fait prier leurs enfants pour le succès de mon voyage apostolique.